

La Jeune Franco- Américaine



LA JEUNE FRANCO-AMERICAINE

Un roman par

Alberte Gastonguay

GIFT FROM THE
FRANCO AMERICAN CENTRE OF MANCHESTER NH
MANCHESTER TO QUEBEC CITY MAYOR'S MISSION
2004 CULTURAL, ARTS, BUSINESS MISSION
Executive Director - Yvonne Cyr Bresnahan 603-669-4045
PO Box 994, Manchester NH 03105

Maquette de la couverture: Paul Jalbert

«The project reported herein was performed pursuant to a grant from the U.S. Office of Education, Department of Health, Education and Welfare. However, the opinions expressed herein do not necessarily reflect the positions or policies of the U.S. Office of Education, and no official endorsement by the U.S. Office of Education should be inferred.»

This material was developed and reproduced with funds provided by Grant G007506986, Title VII ESEA. It has been reproduced in this form for pilot testing. All rights are reserved.

1980

LE DEBUT

Depuis longtemps l'âme du père Carignan était pensive. La terre lui était chère, ses aïeux y avaient ensemencé leur travail et leur cœur. Dans les veillées passées au coin du feu, pendant que le vent secouait l'érable centenaire, en famille on jasait des Etats-Unis, de ce pays ruisselant d'or. Le fils de Pierre était déjà parti, et quand les lettres arrivaient, Pierre se disait heureux et satisfait. Carignan voulut tenter fortune. Après avoir longuement mûri le projet, un jour on fit les malles et la famille dirigea ses pas vers le Maine, dans la ville presque alors inhabitée de Lewiston. Il y avait déjà quelques familles américaines qui tenaient le haut du pavé, telles les Garcelon, les Gray, les McCarthy, fiers descendants des premiers colons. Près de la rivière Androscoggin qui aujourd'hui encore fertilise et féconde les filatures et qu'on nomme le canal, les Carignan bâtirent leur demeure, bien modeste, on ne jouissait pas de l'électricité alors, les chandelles et plus tard les lampes rendirent de grands services, mais le père et la mère avaient mis tout leur bonheur à voir pousser les bambins drus et nombreux. On travaillait ferme en aimant le pays d'adoption. Quelques semaines passèrent quand d'autres familles originaires de la Beauce, vinrent rejoindre les Carignan. C'étaient des Casavant, des Marcotte, des Paradis, des Joncas. Ils formèrent alors le premier élément canadien-français à Lewiston. Ils parlaient leur langue maternelle et encore aujourd'hui, nombreux sont les plus âgés qui ne parlent pas encore un mot d'anglais. Ce petit noyau canadien s'est développé, a été fidèle à sa langue et à ses moeurs, si bien que cette terre foulée par leurs pieds porte depuis lors le nom devenu traditionnel: «le Petit Canada.»

Après une lourde journée de labeur, le soir après le «train»

fait, les familles se réunissaient pour parler de la terre qu'ils avaient quittée, des progrès du moment et des ambitions futures. Puis ensemble on prenait, assis autour de la table de bois qui avait vu se réunir autour d'elle plusieurs générations, un verre de vin ou de bière apportée avec mille soins de chez-nous, et pour clôturer la soirée on chantait en chœur les doux chants de la mère-patrie. Un dernier écho redisait avec un crescendo touchant les dernières syllabes du chant populaire: «O Canada». On ne s'endormait que lorsque la prière en famille avait été faite, coutume qui règne encore en 1932 dans un grand nombre de nos familles franco-américaines. La mère alors «soufflait» la lampe et l'ange du sommeil planait dans l'ombre de la nuit. Le lendemain on reprenait la besogne et le temps s'écoulait.

Il y eut aussi quelques familles de Garcelon, de descendance directe de France, mais en l'espace d'une génération, mêlées aux colons de langue anglaise, elles perdirent les caractéristiques de leur nationalité.

La plus âgée des filles de Carignan se nommait Eulalie. Elle tenait de son père la peau brune et la démarche fière, et de sa mère l'esprit fin et éveillé. Elle avait seize ans, il fallait songer à la marier. Depuis quelque temps, Jean fils d'Antoine était amoureux d'Eulalie. Sous l'oeil vigilant des parents, les amours se firent et au printemps de l'année suivante, on célébra la noce. Les verres se choquèrent, on s'émoustilla un peu, la mariée belle sous sa guipure et ses manches bouffantes, tantôt riait, tantôt pleurait. Une teinte rose colora sa fraîche joue et ses paupières s'abattirent sur ses beaux yeux quand on la pria de chanter sa chanson favorite. Toute la journée on festoya, ce fut un rire continu, sans souci et sans préoccupation; le lendemain on reprit le travail et la vie nouvelle commença, car en ces jours on ignorait les voyages de noces.

Jean fils d'Antoine était un homme ambitieux, doué de qualités pratiques. Les premières années du ménage se passèrent dans un bonheur presque parfait. Après quelques années de prospérité, Jean devint commerçant. Plus tard quand son

patron fut mort, il acheta le commerce, travailla avec plus d'ardeur. Il se fit aimer du public en général. Nombreux étaient les Canadiens qui avaient laissé leur pays pour s'établir aux Etats, si bien que la majorité de la population est encore canadienne. Le jeune ménage pensait qu'il serait bon de se mêler et d'entrevoir l'âme américaine, on y songea souvent. Le soir quand Jean rentrait au foyer, fatigué mais heureux, il racontait à son épouse fidèle les soucis du jour, tandis que leurs jeunes coeurs battaient à l'unisson et dans l'ombre, on voyait deux têtes se pencher sur le bord d'un berceau, car leur union avait été bénie, et Jeanne avait été confiée à leurs soins dévoués. Que de beaux rêves environnaient le petit lit! On montrera à l'enfant à connaître Dieu, à se souvenir de ses pères, à respecter l'autorité, à chanter les doux chants maternels, à vibrer en son coeur au souvenir du sang canadien qui coule en ses veines neuves.

La terre adoptive progressa, le commerce prospéra. Les Canadiens se rendirent indispensables. Courageux, diplomates, ils parvinrent à obtenir des positions publiques et à s'en rendre dignes. Jean, par sa loyauté et son savoir-faire, conquit l'estime de ses compatriotes.

Par un clair matin de printemps, notre homme apprit à ses amis sa candidature à la mairie. Il fallait lutter contre l'élément antipathique. Ses amis le soutiendraient-ils? N'avait-il pas à redouter de leur part un peu de jalousie, d'envie? Le grand jour arrivé, un peu inquiet, Jean compta les heures. Le soir à la nuit tombante, au milieu d'accents joyeux, il apprit qu'il était nommé maire de la ville. Les Canadiens étaient à l'honneur et l'un d'eux occupait un des sièges les plus importants. La ville comptait alors 32,000 habitants.

Par un hasard malheureux, qui ne veut pas qu'un bonheur soit parfait, la terrible faucheuse, rôdait autour du foyer heureux. C'était au printemps, à l'heure où la nature sourit et se recouvre de son manteau vert, la blonde chevelure des blés naissants jouait une symphonie sur les notes froides du vent du nord. Soudain le vent malin caressa de son souffle mortel l'épaule d'Eulalie. Quelques jours plus tard, au foyer

aimé, on pleura la perte de celle qui jusqu'alors en avait été l'âme et le soutien. Une première pierre de l'édifice s'écroulait, combien dans l'avenir s'écrouleront?

JEAN

Jean, seul avec sa fille désormais, secoua l'emprise de la douleur en se donnant tout entier aux affaires. La vie publique l'accapara et volontiers il s'y livra. Il n'entrait le soir que pour dire quelques mots à l'enfant doublement chérie depuis le départ de la tendre épouse. Jeanne, déjà jeune fille, fréquentait l'école Supérieure. Elle avait quinze ans. Elle avait hérité de sa mère un esprit fin, rempli de bonté et de droiture. Par le sang latin qui coulait en ses veines, elle avait l'esprit ouvert et sérieux. Née sur le sol américain, elle avait grandi en liberté et malgré ses allures légères et son peu d'attention à l'application des conventions sociales, son front était nimbé d'une couronne fière et pure. Vive et alerte d'une franche amitié avec les jeunes gens, Jeanne se plaisait aux études, surtout aux sports qu'elle affectionnait passionnément. Son père qui pourtant l'adorait lui témoignait parfois sa surprise à la voir ainsi se griser. L'âge la rendra plus sérieuse, pensa-t-il. Et dans les cercles légers que forme la fumée, il revoyait l'épouse aimée dont Jeanne lui rappelait l'image et alors le tout passait en un songe grisant.

Notre jeune Franco-américaine rentrant d'une promenade, se rendait chez son père qu'elle charma d'une caresse et qui lui faisait oublier pour un moment les soucis sans nombre qui le minaient.

Assis à son bureau, il voyait repasser devant ses yeux voilés les premiers jours de son enfance, le temps où il courtoisait Eulalie, et le temps où vivait sa fille bien-aimée. Le monde avait changé, songea-t-il et peut-être bien sa fille qu'il trouvait un peu légère, n'avait peut-être pas tout à fait tort; puis la scène changea, son enfant perdra-t-elle au contact de nationalités étrangères tout le charme distinctif de la race de ses pères?

Il était fier d'être de race française, de pouvoir dire à ses frères du Canada qu'il faisait sa part pour conserver la langue maternelle et qu'il avait réussi à monter les degrés de l'échelle politique sur un sol qui n'était pas le sien. Partout on le respectait, son nom vibrail dans toutes les bouches et là-bas sur la terre natale, on aimait à le nommer. Sa fille gardera-t-elle la mentalité de ses pères, ou fille d'une éducation mixte et cosmopolite se transformera-t-elle au point d'oublier ses aïeux et leurs nobles gestes? Telles étaient les pensées de Jean en ce soir de novembre où la pluie battait les vitres de son appartement.

II

La salle de l'amphithéâtre était artistiquement décorée pour fêter le triomphe de la jeunesse étudiante. Tous ces jeunes visages joyeux respiraient la vie et l'avenir. Jeanne était ravissante en sa toilette de bal, son bras appuyé sur celui de son père fort et vigoureux. Jean, heureux, souriait à tous. Le Président de l'Université avait eu pour Jeanne un très joli mot en faisant l'éloge des gradués.

Au début, une séance religieuse avait eu lieu dans la chapelle du Collège. Souvent la jeune fille y était allée, mais ce soir-là, les chants prenaient un accent nouveau. A côté des mots enthousiastes que d'habitude elle chantait avec tant d'entrain, lui apparaissaient les doux chants que chantait sa mère canadienne et que l'air transmettait gaiement à toute la maison. Cette impression fut de courte durée. La prière récitée par le Président, les gradués sortirent de la chapelle et dirigèrent leurs pas vers l'amphithéâtre.

Pendant ces années universitaires, Jeanne s'était liée d'amitié avec un jeune Américain nommé Carl. Il était probe, de famille honnête, et il aimait beaucoup la jeune fille. C'était son premier amour. Son ambition était de devenir chimiste, de se marier et de vivre heureux. Ses parents étaient presbytériens. Le père, homme d'un esprit large, descendant des premiers Pilgrims, avait donné à son fils toute liberté en matière

religieuse et le fils n'en avait choisi aucune. L'opinion de la mère en cette matière n'était point considérée. Carl grandit.

Depuis leur rencontre première qui avait eu lieu un soir de danse, leurs jeunes coeurs s'étaient épris. C'était en septembre quand la lune vient jaser avec la pointe des sapins et promène sa robe d'or sur le toit voisin, chuchotant si bas qu'à peine entend-on le murmure des feuilles lui répondant. Et l'amour glissant sur les roses à demi-closes vint troubler leurs jeunes âmes. Depuis lors on les vit souvent ensemble, ils étaient beaux à voir, resplendissant de jeunesse. Les sports les trouvèrent réunis, et aux grandes fêtes Jeanne invitait Carl chez elle. Le père réclamait un peu, mais finissait par céder et le jeune homme était reçu. Le brave père ne soupçonnait pas le drame qui s'y jouait. C'était une bonne camaraderie comme le lui avait laissé entendre Jeanne, c'était tout simplement l'atmosphère du collège et c'est ainsi que la chose se passait entre jeunes gens et jeunes filles. Et le père avait confiance en sa fille unique.

Ce soir, on les retrouve tous les trois après la séance de graduation. Jeanne fit un bond, laissant ses compagnes et fut aux côtés de son père. Le regardant bien en face, elle lui dit: «Puisque tu m'aimes bien, écoute ce que je vais te dire. Dans trois jours ce sera ma fête et en ce jour je me fiancerai à celui que j'ai choisi pour époux, car je l'aime de toute mon âme.» A ces mots, le père blêmit, les lumières perdirent de leur éclat, sa main trembla, il était foudroyé. Son sang franco-canadien bouillonna en lui, il avait envie d'écraser l'étranger sans religion qui venait lui ravir sa fille bien-aimée, son adoration. Non, non, il n'en serait rien. Puis, songeant, il savait que Jeanne était indépendante, capable de résister à toute opposition. Et lui, le père, l'aveugle, recevait chez lui ce jeune homme, l'entrée de sa maison lui était toujours ouverte et il n'avait pas pensé aux conséquences. Que faire maintenant! Sa fille ne porterait pas un nom canadien comme le sien, et à la face de sa race, il jurerait ne pas avoir de fille. Et sur cette enfant étaient fondées tant de belles espérances! Doucement, il lui rappellera le nom de sa mère, de son Dieu, car en apparence,

Jeanne n'était pas pieuse et il la croyait ainsi. Les idées passaient pêle-mêle, aucune solution s'offrait, la figure brisée et l'âme en peine, le père regarda longuement sa fille sans mot dire.

— Eh! père, dit-elle, n'es-tu pas heureux de mon bonheur et ne te donnai-je pas pour fils un enfant de nos plus nobles familles américaines? Tu disais l'autre soir que ton bras droit était vraiment Monsieur Smith, le père de Carl? Il t'aidera davantage maintenant que son fils deviendra ton gendre. Mais le père, un large pli au front, ne répondit pas.

Tout près d'eux se tenait Carl qui étudiait les deux physiologies sans rien comprendre.

— Dansons-nous, ma chérie? dit la jeune voix mâle.

— Oui, dansons, et dansons à nous étourdir, répondit Jeanne.

— Qu'a ton père? Il est tout triste quand il devrait être gai à te voir rapporter tant de beaux succès. Tu es prête maintenant à devenir une personne d'affaires, et surtout ma chérie, tu seras la plus jolie des fiancées.

Jeanne sourit et scruta le regard de Carl.

Bien avant que les derniers accords de l'orchestre mourant furent répétés par l'écho, Jean fils d'Antoine était assis à son bureau la tête dans les mains, immobile, fouillant les replis de son cerveau ingénieux, sans trouver le mot qui résout, le mot qui calme.

Un léger brouillard flottait dans l'air devenu subitement frais. Carl enveloppa Jeanne de sa mante et la tint pressée contre lui. On entendit ces derniers mots: A bientôt Jeannon adorée. La serrant dans ses bras, le futur fiancé mit un baiser sur les lèvres empourprées.

Deux coups sonnèrent à l'horloge grand-père. En un clin d'oeil, Jeanne fut au haut de l'escalier. Quelques minutes plus tard, par la porte entr'ouverte, la silhouette de la jeune fille agenouillée se refléta sur le mur pâle, dans le silence de la nuit.

LE REVEIL

Le vent battit ses ailes légères dans les replis roses du rideau, tandis que le soleil faisait jouer ses chauds rayons dans la chambre de la jeune fille. La nuit avait été pénible, un sommeil agité et l'imagination surexcitée avaient quelque peu ébranlé les nerfs de la jeune personne.

Ses paupières s'ouvrirent paresseusement, elle se sentait heureuse mais un petit quelque chose dans l'air semblait l'avertir que son bonheur ne pouvait durer. Carl était l'objet de ses rêves, elle appréciait son bon coeur et son amour lui assurait la plus douce existence. Ils avaient ensemble formé tant de beaux projets, la vie est si belle quand on aime. Caressant l'oreiller moëlleux, elle ferma ses grands yeux et le sommeil la surprit.

Elle fut alors transportée sur la scène d'un théâtre. Elle vit alors un jeune ménage dont la gaieté faisait envie. Ils étaient heureux. Tout à coup, la scène changea. Au pied d'un petit lit, la jeune femme pleurait. Dans un coin de la chambre, le père debout, regardait sans rien dire. La jeune femme balbutiait des prières, demandant à Dieu de son enfance le baume de la consolation. Dans sa douleur, elle jeta un regard angoissé vers le mari qui ne pouvait unir sa prière à la sienne. Ils étaient à un tournant de la route où ils ne pouvaient se comprendre. En son coeur de jeune mère éprouvée, la douleur était immense, son âme souffrait. Le rideau tomba. Les neuf coups sonnés à la vieille horloge réveillèrent Jeanne. Encore tout émue de l'image du rêve, son âme indécise, regarda avec joie les fleurs qui penchaient gracieusement leur tête vers elle en la saluant de l'amour de Carl. Non, elle aimait Carl et Carl l'adorait. Son père consentirait à son mariage. Lui avait-il déjà refusé quelque chose? Joyeusement, elle se leva et descendit au bureau de son père. Elle y rangea les papiers, fit la correspondance pressée, regarda les magazines, amusa son père de son air puéril et demi-sérieux, qui dans un baiser oublia l'inquiétude de la veille. Puis, ajustant son béret et ayant mis

une rose à son corsage, elle dit vivement: «Bonjour, père chéri. Carl m'attend et nous partons tous deux pour la campagne dans son nouveau Nash. C'est le dernier modèle sorti. Viens le voir.» En un tourbillon, elle était dehors et Jean, regardant l'auto qui reluisait sous les rayons du soleil, pensait: quand nous étions jeunes, nous ne pensions pas à partir ainsi seuls, mais aujourd'hui c'est la mode et Jeanne est si jolie, ce n'est pas étonnant qu'elle fasse fureur. Elle est de sang canadien malgré son petit air américain. Ah! c'est le vrai portrait de sa mère. Jean se frottait les mains en fumant sa pipe, il jeta un dernier regard aux promeneurs et on n'entendit plus que le ronflement sonore et majestueux de la machine, dans l'air pur du matin.

La campagne en ce jour était ravissante, l'air tiède qu'embaumaient les blés murs, invitait à l'amour. Le long de la route, Jeanne se tint près de Carl, blottie contre son épaule, et leur douce chaleur se mêlait, lui bégayant de nouveau, le français épanoui sur les lèvres aimées, laissant leur jeunesse riante jeter au temps, un défi que soutenaient la force et la santé de leur jeunes corps.

Sous le tilleuil, les jeunes amoureux s'enlacèrent. Dans quelque temps, ils ne vivraient plus l'un que pour l'autre. On parla des préparatifs. Jeanne déclara à l'aimé que leur union serait bénie par le prêtre, un ami de son père. Carl déclara à son tour qu'un ministre se réjouirait de les unir. Un léger nuage obscurcit leur beau ciel bleu en jetant une note fausse dans l'harmonie si pure de cet après-midi d'été.

—Carl cher, dit-elle, nous nous marierons devant le prêtre, tu m'aimes bien, tu ne sauras me refuser. D'ailleurs ce serait l'avis de mon père. Et mutine, elle le caressa.

—Mon ministre pourra aussi bien nous marier Jeanne aimée.

A ces mots, la jeune franco-américaine sentit son coeur se déchirer. Le sang de plusieurs générations, le sang de héros fiers de leur foi bouilla en son sein. Et regardant bien en face celui qui était devant elle: «Non, nous commençons déjà par

ne plus nous comprendre. La foi de mes pères s'est éveillée à temps. Nous n'avons pas la même croyance. Dans la vie, tous deux nous ferons notre chemin, nous serons camarades, nous nous souviendrons des jours heureux. (Elle retint les autres mots qui s'offraient à son esprit.) Tu rencontreras la compagne qui te convient et moi...et moi je suivrai mon destin.» A haute voix, elle dit: «Good-bye and good luck, Carl.»

Jeanne disparut laissant le jeune homme ébahi. Les cailloux de la route recueillirent les larmes de l'hirondelle blessée. Pas à pas, égrenant les perles de son jeune amour, lasse et souffrant en son âme virile. Là-haut, les ancêtres devaient sourire de voir la grandeur et l'honneur de leur sang rougir le front de la jeune fille émancipée et moderne, mais combien forte et remplie de grâce et de beauté.

Le soir quand Jean rentra, il trouva Jeanne au travail, son visage livide seul trahissait sa douleur, qu'ombrageait la pâle lueur de la lumière ambrée.

UNE PAGE NOUVELLE

La vieille horloge de bronze fit résonner douze coups, Jeanne se leva, mit son béret de velours et sortit. Au bas de l'escalier de chêne était le patron, car depuis quelques mois Jeanne secouée et ébranlée, le coeur malade, avait trouvé asile dans le travail, et c'est ainsi qu'elle était venue par un tiède après-midi de juin, demander de l'emploi à l'avocat Flaherty. Après un sobre examen, il la prit à son service. Dans le pays de Jeanne, le travail est très à l'honneur parmi les jeunes filles et bon nombre demandent au travail une saine distraction, tandis que d'autres atteignent le but visé de leurs ambitions. D'ailleurs, Jeanne était une excellente secrétaire. Son travail était sans reproche, et volontiers, elle passait au patron ses opiniâtres, donnait un coup de balai à son manteau, ne laissait jamais monter le thermomètre au-delà du degré voulu par le maître, mettait en ordre son pupitre, enfin elle faisait en sorte de se faire aimer et l'avocat l'aima.

— Attendez-moi, Jeanne, je vais vous reconduire.

Lestement, Jeanne sauta dans l'auto qui se mit en branle. Plusieurs fois déjà, il l'avait ainsi accommodée, ses avances se répétaient fréquemment, jusqu'à ce qu'un jour, Jeanne s'éprenait du compagnon dévoué, de Flaherty qui avait femme et enfant. Comme la passion enivre!

Un soir, Jean ne revint pas. Les heures retentirent lugubres à travers l'atmosphère triste qui environnait la jeunesse de Jeanne. Sans doute, le père aimé ne retarderait pas à entrer. Une affaire urgente le retenait. Que penser? Soudain, des pas résonnèrent sur le pavé humide. C'était lui. La figure boulever-

sée, l'homme rentra sans mot dire. Auprès de lui, l'enfant frêle et courageuse se tenait. Longtemps il la regarda, puis deux larmes roulèrent sur les joues du père abattu. Un silence de mort régna, seule la respiration de Jean se faisait entendre. La main retomba lourdement sur la table d'acajou. Pourtant il fallait parler. Alors regardant l'enfant chérie, par monosyllabes et haletant, le père raconta qu'ils avaient tout perdu. Que par des transactions malhonnêtes, il était devenu en l'espace de vingt-quatre heures un mendiant. On s'était ri de lui, de sa franchise, de sa crédulité, et aujourd'hui le tout passait aux mains étrangères, le laissant seul et pauvre. On viendrait dans quelques jours s'emparer de son bien, de son coeur presque, car ce qu'il possédait, il l'avait lui-même gagné et à quels sacrifices! Pouvait-il compter en ce cruel moment sur l'aide matériel de sa fille, du moins sur sa filiale affection? L'homme pleura.

Jeanne avait écouté le récit mouvementé de son père sans faire le moindre mouvement. Quand il eut fini elle prit sa tête dans ses mains et y déposa un long baiser. Elle était prête à envisager les luttes de la vie et le travail ne lui faisait pas peur. Ne s'était-elle pas de plein gré et sans obligation trouver de l'emploi? Elle continuera de travailler et cette fois ce sera à elle de gâter un peu son père brisé et accablé. Elle lui ferait la vie si douce que sa présence lui serait indispensable, elle l'entourerait de toute sa chaude affection.

Une lutte s'éleva en son âme. Ne s'était-elle pas découverte une fibre d'amour pour le patron époux et père et en son âme elle s'était dit: « Je quitterai ma position. J'irai ailleurs chercher de l'emploi. » Mais aujourd'hui qu'elle savait qu'ils étaient pauvres et que sûrement son salaire était nécessaire, pouvait-elle quitter sa position et il n'était pas facile d'obtenir du travail. Serait-elle assez forte pour triompher de la lutte, car si sa légèreté de manières l'avait parfois compromise, au plus profond de son âme, vibrait encore la droiture et la sincérité. Il est difficile quand on aime de ne pas succomber et Jeanne le savait. Faudra-t-il mettre un masque sur ses sentiments et éloigner l'homme épris? Avouerait-elle à son père sa pénible

situation? Retournerait-elle à Carl lui dire sa détresse et son infortune? C'étaient autant de questions que se posait Jeanne le front soucieux et l'âme inquiète. Chaque jour apportait sa peine et il fallait la voir le soir après son travail, caresser d'une douce main, réchauffée par un sang généreux, le front pensif du père où quelques fils d'argent ornaient les tempes. C'était alors le tête-à-tête par excellence, où l'âme ne connaît plus de repli, se tournant sur ses faces sans arrière-pensée, et l'air répétait l'harmonie toute céleste que produisent les mots consolateurs et sympathiques. Il était toujours tard dans la nuit lorsqu'ils se séparaient. La journée pour l'un avait été pénible, pour l'autre, il avait fallu tant lutter.

Un jour, Jeanne apprit au bureau que le patron demandait à la cour, le divorce. Les événements se compliquaient. Depuis quelques jours, l'avocat était tracassé mais il s'était tu. Un soir comme il s'apprêtait à partir, il vient s'asseoir près de la jeune fille, il lui dit: « Bientôt je t'offrirai une position plus avantageuse. » Sur ces mots, il sortit laissant Jeanne à trouver l'énigme.

FLAHERTY

Né en Louisiane, Flaherty était venu avec son père malade visiter le Maine. Le père, politicien et diplomate, avait à courte échéance perdu son immense fortune. Sa femme lui avait été ravi par la mort quand son fils eut atteint l'âge de dix ans. Depuis, l'enfant avait suivi son père en ses courses diplomatiques, et avait reçu ses derniers degrés au collège Harvard. Il était alors fort recherché. Doué d'un physique splendide, jouissant d'une intelligence ouverte à tous les arts, alerte et accompli, il se faisait aimer quand il le voulait et souvent déjà il avait joué avec les coeurs. Plus d'une collégienne s'était éprise de ses attraits, jusqu'à ce qu'un soir, au bal, il rencontra une charmante jeune fille, enfant unique d'un riche banquier. Madeleine s'éprit du prince charmant tant et si bien qu'un an plus tard, elle épousait Flaherty. Jolie, aimable, riche, très intelligente, elle

aurait pu faire le bonheur d'un homme qui l'aurait aimée par amour. Mais tel n'était pas le cas. Flaherty aimait surtout l'argent. Il aimait les grandeurs et les richesses. Les premiers mois de leur ménage s'écoulèrent dans une parfaite quiétude. Aucun enfant ne vint resserrer les liens matrimoniaux. Alors tranquillement les deux époux se délaissèrent. Et voilà que maintenant les gros nuages s'amoncelaient à l'horizon. Ils éclateraient bientôt.

Un soir, Flaherty revint et trouva sa femme assise dans son boudoir. Après avoir dit quelques mots usuels, il se leva et lui annonça d'une voix brève qu'il ne rentrerait pas pour le dîner. Il allait au Club rejoindre des amis. Sa femme ne dit mot, mais une pâleur cadavérique l'enveloppa. Plusieurs fois déjà il avait offert cette excuse et elle souffrit de son délaissement car elle l'avait tant aimé. Petit à petit, il éteignit le feu de l'amour et bientôt il n'en resterait plus que la fumée. Dans un moment de fièvre, elle s'habilla et sortit. Ses jambes tremblèrent en foulant le trottoir de pierre. Le vent fouettait son visage blanc. Son pas rapide se dirigea chez le juge de la Cour Suprême, ami intime de son père. Le juge la reçut et la séance dura trois heures. Une lune bien ronde la suivit quand elle revint chez elle. Peut-être lui reprochait-elle sa précipitation, suspendue au-dessus de sa tête blonde, témoin silencieux de sa course nocturne. Mais son visage ridé ne semblait pas étonné, il en avait couvert bien d'autres, ses années d'existence lui donnent le droit d'être blasée.

La jeune femme monta à sa chambre. Le mari arriva tard dans la nuit, seul le vent jouant dans les rideaux brisait le silence. Au dîner le lendemain, on se revit. Une lettre pliée en trois, scellée, dormait sous l'assiette de porcelaine devant laquelle s'asseyait Flaherty. C'était l'action fournie par le juge la veille lors de la visite inattendue de Madeleine. Leur séparation était donc en marche, cette fois c'était décisif et de part et d'autre. Le dîner fut silencieux et ce fut ce soir-là que Flaherty avait dit au bureau à Jeanne: « Bientôt je t'offrirai une position plus avantageuse. »

AU COUNTRY CLUB

Depuis plusieurs jours la chaleur avait été intense, aujourd'hui l'air était rarifié et appesantissait les corps. Accoudée sur le bord du pupitre, Jeanne, le regard droit, rêvait de doux souvenirs, quand Flaherty entrant doucement lui mit la main sur l'épaule. La jeune fille tressaillit et un nuage rouge l'enveloppa.

— Vous étiez bien loin, dit Flaherty, serais-je indiscret de vous demander à quoi vous pensiez ?

Jeanne ne répondit pas mais le regarda bien en face.

— Ce soir, dit-il, au Country Club, il y a le fameux tournoi de golf entre Boston et Portland, me ferez-vous le plaisir de m'y accompagner ?

Après une courte réflexion, Jeanne répondit par un sourire.

En approchant de la villa, Jeanne vit la foule immense qui déjà avait pris place. Pour la circonstance le maître décorateur s'était surpassé, car de partout on admirait les jeux de lumières ce qui donnait à la villa l'aspect d'une maison féodale. Une lumière rouge jouait ses reflets dans les cheveux bruns dorés de Jeanne, ses yeux paraissaient plus grands, ses joues légèrement colorées faisaient d'elle le portrait vivant de la femme rêvée par le poète. Flaherty ne voyait qu'elle, si bien qu'il oubliait presque pourquoi il était venu. Se ressaisissant, il donna l'explication minutieuse des va-et-vient des joueurs acharnés. La foule était en délire, on était à la dernière étape. Portland sortit victorieux et il fallait entendre les exclamations de la foule ambitieuse. Vivement Flaherty saisit Jeanne par le bras et l'entraîna hors du cercle, vers la villa, cette villa qui aurait fait l'envie de riches seigneurs, car bâtie au milieu des sapins, reposant dans l'ombre discrète, la chaleur de son intimité invitait les coeurs à l'amour. C'est ainsi par ce soir tiède de septembre que deux âmes peu semblables au fond se dégagèrent de la foule enivrante et marchèrent seuls dans le sentier étroit qui conduit à la pleine campagne. Seules au fir-

mament les étoiles chuchotaient. Flaherty enserra la taille svelte de Jeanne, et tous deux marchèrent ainsi longtemps sans se parler, sous le regard discret de la voûte étincelante. A un détour de la route la voix grave de Flaherty frappa l'air et Jeanne écouta. Il disait: « Votre religion, Jeanne, défend-elle à une jeune fille d'unir sa vie à un homme divorcé? » car Jeanne lui parlait parfois de religion.

—Oui, répondit la jeune fille.

—Alors votre religion n'est pas une religion d'amour?

—Notre religion ne défend pas d'aimer, mais elle n'admet pas le divorce.

—N'êtes-vous pas libre d'organiser votre vie comme bon vous semble?

—A l'entrée de la vie, nous recevons des principes d'autorité que nous devons suivre jusqu'à la mort. Le foyer est établi sur des bases solides que nul être humain ne peut altérer.

Flaherty resta muet. Il ne pouvait saisir la mentalité de Jeanne. Pour lui, tout être vivant est libre et sa conduite ne dépend d'aucune autorité, mais en lui-même il admirait la jeune Franco-américaine capable d'exposer sa religion et de la soutenir contre les attaques multiples d'une race étrangère. Puisqu'il ne pourrait la vaincre par sa force de raisonnement, il fera sa conquête par l'amour. S'étant rapproché, il dit:

—Oublions dans le calme de la nuit tout souci, toute peine, toute loi et livrons nos coeurs à l'amour. Je vous aime Jeanne et je vous ai toujours aimée, je suis libre et ma vie je vous l'offre, parcourons le chemin sur des roses effeuillées dont le parfum nous enivrera jusqu'au dernier jour.

Il voulut la baiser. La jeune fille se leva et brusquement fit quelques pas. Son âme était éprise, il est vrai, ayant peur d'elle-même elle courut dans la nuit. Arrivée près du puits, elle s'y arrêta. Quelque chose de pénible, d'indéfinissable tiraillait son coeur, les principes de droiture inculqués depuis son bas âge, tourmentaient son esprit, l'esprit luttait avec la chair, et l'esprit sortit vainqueur. Elle revint vers Flaherty qui rigide la regarda sans rien dire. Tous deux rentrèrent à la villa où les

danseurs nombreux et joyeux tourbillonnaient sur le plancher glacé. Ils se joignirent à eux et se mêlèrent à la foule. Portland célébrait son triomphe magnifiquement et l'on voyait défiler les unes après les autres les voitures des gais lurons. Deux heures sonnèrent quand Flaherty rentra chez lui. En revenant du Club, ni lui ni Jeanne ne firent allusion à ce qui s'était passé quelques heures auparavant. Jeanne s'était montrée gentille, elle rit volontiers; en le quittant dans un bon sourire, elle lui dit: « A demain. » Flaherty ne s'attendait pas à une lutte aussi difficile, ce soir il était vaincu, mais demain il reviendrait à la charge et cette fois Jeanne succomberait. Après tout elle avait des lubies qu'il lui ferait oublier bien vite. C'était encore une enfant, impressionnable, qui avait gardé toute sa candeur, mais lui, saurait raisonner ces enfantillages et lui montrer la vie sous un angle nouveau. Au fond de lui-même il se disait, je l'aime et elle sera mienne.

La fumée de sa cigarette monta en spirales en traçant dans l'air le nom de l'être aimé. L'avenir lui souriait et puisqu'il n'avait pu faire le bonheur de Madeleine, eh bien! il demanderait à une autre sa part de joie et de plaisir. Ne fait-on pas son propre bonheur, pensa-t-il. C'est avec cette pensée que Flaherty s'endormit. La nuit était chaude, à peine le vent chuchotait dans les feuilles, un parfum de rose s'exhalait mystérieusement, la nature entière était au repos.

Le lendemain quand Jeanne reprit l'ouvrage, elle trouva sur son pupitre un bouquet de roses. Elle aimait les fleurs, les roses surtout. Flaherty savait ce qui lui faisait plaisir, mais la courageuse enfant ne voulut démontrer toute sa joie de peur d'attirer davantage celui qu'elle devait écarter désormais de son cœur et de sa vie. Parmi les lettres du matin, une était à son nom. Elle l'ouvrit et lut avec grande surprise et une joie profonde l'arrivée d'une amie intime comme secrétaire du président de la banque Commerciale. Elle devait arriver ce soir même. Et Jeanne irait à sa rencontre, maintenant elle ne serait plus seule, et son âme tressaillit de bonheur. Elle la revoyait, grande, les cheveux châains et des yeux bleus très vifs, très

attrayants. Elle l'avait connue au collège et après ses études terminées, elle était allée dans une autre ville poursuivre ses études privées. Et aujourd'hui, après cinq ans d'absence, elles seraient réunies de nouveau, elles causeraient à coeur ouvert, et Jacqueline qu'elle aimait tant, qu'elle chérissait tant, laisserait son âme déverser dans la sienne. Sur ce rêve charmant, Flaherty entra et tira Jeanne de sa douce rêverie. Il sourit en voyant la lettre ouverte sur le bureau, sans doute, pensa-t-il, une lettre d'un admirateur, comme il n'était pas certain toutefois il dit: « Vous étiez jolie ainsi enveloppée dans le nuage du rêve et pourrait-on savoir l'objet principal qui est cause de votre bonheur? » Transportée de joie, Jeanne déclara qu'une amie idéale venait de se placer comme secrétaire de la banque Commerciale et dans quelques jours elle serait là. Ce soir-là, Jeanne quitta plus tôt. Chemin faisant, elle se rappela que Flaherty n'avait fait nulle allusion à la soirée de la veille, par hasard abandonnerait-il la lutte? Devant l'instance de Jeanne, avait-il compris qu'il était inutile de poursuivre le combat? Ou bien se taisait-il pour reprendre avec plus de force et d'adresse? Jeanne le craignit, il l'attirait malgré elle, mais elle voulait être fidèle à sa foi, à sa noble destinée. Et dans une muette prière, elle confia la cause difficile à la Puissance de là-haut.

Minuit sonna et les deux jeunes filles causaient sans relâche, éclairées par la faible lumière d'une lampe boudoir. C'était un soir un peu frais où on aime à se rapprocher du foyer pour en écouter les premiers crépitements du bois dans la cheminée. Leurs douces voix se mêlaient aux premiers chants du feu, et s'il faut en juger par les ondulations sympathiques, leurs deux âmes s'accordaient sur un diapason harmonieux.

Jacqueline possédait une ravissante personnalité et son bon aloi joint à une grande simplicité lui attirait la sympathie de tous. Pleine d'ambition, elle se réjouissait de sa nouvelle position et du rapprochement si doux d'une amie chère. Son coeur encore libre s'amusait à voler à l'un et à l'autre une flamme de leur jeune amour. Oh! ce n'était qu'en passant, elle saurait éviter les pièges, elle était raisonnable et elle pouvait accorder

à sa jeunesse le plaisir d'un flirt sans conséquence, se disait-elle. Née d'un père converti au catholicisme, Jacqueline avait hérité par naissance des fibres mêmes de la liberté religieuse, de plus, élevée dans un milieu étranger à ses croyances, la jeune fille n'en faisait pas plus qu'il n'en fallait. Originale et débrouillarde elle se tirait d'affaire partout. A la pensée de l'emploi nouveau qu'on lui confiait, Jacqueline surbondait de joie et de légitime fierté. Souriante, elle irait à travers la vie, le front haut et le coeur droit, demandant à la vie de lui offrir ce qu'elle a de plus beau en donnant en retour toute l'ardeur de sa jeunesse.

—Entrez, dit une voix mâle, et Flaherty continua son travail sans lever la tête. Jacqueline prit un siège et attendit. Levant les yeux Flaherty regarda la nouvelle visiteuse tandis qu'un sourire d'admiration effleura ses lèvres minces.

—Vous désirez sans doute parler à Mlle Lacombe? Elle est sortie et ne reviendra pas ce soir. Puis-je vous être utile? Ces quelques paroles dites sur un ton chaleureux arrêtaient l'attention de Jacqueline. Décidément le patron était intéressant et plaisait.

Quelques mois se sont écoulés depuis la venue de Jacqueline. Depuis, elle a rencontré le patron de Jeanne tantôt avec elle, tantôt sans elle. Et voici que Flaherty se plut en sa compagnie, si bien qu'un soir ils partirent tous deux chanter leur jeunesse et leur liberté. C'était un soir où la lune semble se perdre au-delà des nuages noirs et ronds, tandis qu'un vent doux et caressant le visage, murmure des chants d'amour que répète joyeux dans l'air l'oiseau des bois. Le jeune homme était beau en son costume de sport, Apollon le réclamait pour son fils, ses paroles mielleuses étaient toutes empreintes des sentiments qui l'animaient. Elle, elle était séduisante dans sa robe légère et si vaporeuse qu'il semble que sur son aile l'oiseau l'emporterait sous d'autres cieux. Alors l'homme devint l'ange déchu et en subit toute la honte et la tyrannie. De gros nuages noirs montèrent plus nombreux à l'horizon, si noirs qu'en passant au-dessus de leur tête, de grosses larmes tombèrent comme

pour laver d'un seul trait l'erreur commise.

La nuit fut sans sommeil et le lendemain sans soleil. Depuis quelque temps Jeanne s'apercevait que Jacqueline se retirait et que Flaherty tout en conservant pour elle ses prévenances d'autrefois lui reprenait petit à petit la part du coeur qu'il lui avait donnée. Jeanne souffrit en son coeur humain, mais son coeur moral jouissait du triomphe si chèrement rapporté contre les luttes qu'elle avait eu à soutenir pour prouver à ses pères et à son Dieu que leur foi était encore vivante en son jeune coeur de Franco-américaine. Sa tâche devenait pénible, son père remarqua sa pâleur et s'en inquiéta, mais Jeanne fit mine de ne pas comprendre. Si à force de douceur elle parvenait à convertir Flaherty, à cette pensée nouvelle son coeur s'enthousiasma et comme Noël approchait, elle l'inviterait à assister à la Messe de Minuit avec elle et Jacqueline. Elle ignorait la grande intimité qui déjà existait entre lui et l'amie chère, et faisait des plans pour atteindre le but qu'elle s'était proposé. Noël arriva et tous trois assistèrent à la Messe de Minuit, Jeanne heureuse d'avoir pu l'entraîner à sa suite, Jacqueline heureuse d'être à ses côtés et ressentant toutefois le froid de sa trahison envers une amie d'enfance, lui demi-sérieux, demi-curieux, écoutait avec une attention visible le chant «Minuit, Chrétiens!» et suivait d'un visage placide les rites de l'autel. Ce qui se passa en son âme à cette heure, nul ne le sut jamais.

Et la vie continua. Quelques semaines plus tard, un soir que Jeanne était seule, elle ouvrit le journal du soir et apprit les fiançailles de Jacqueline avec Flaherty. Son âme fut bouleversée, de grosses larmes coulèrent le long de ses joues amincies, c'était comme si une partie de son coeur mourait. Elle se rappela alors d'avoir éprouvé une semblable sensation après le départ de Carl, mais cette fois elle souffrait doublement car Flaherty avait séduit et entraîné son amie la plus chère et en perdant l'affection de l'un elle avait perdu la confiance de

l'autre. Elle fit appel alors à tout son courage et à toute son énergie. Plus tard quand la plaie sera cicatrisée, comprendra-t-elle la protection dont elle a bénéficié? Mais en ce moment, son âme est trop abattue, trop écrasée. Sa tête enfouie parmi les coussins du divan, est lourde, si lourde qu'à peine peut-elle la soulever, une force la pousse, elle regarde et voit le portrait de sa mère qu'éclaire un rayon de lumière venant de l'appartement voisin. Elle sourit et l'enfant la regarde longtemps. Une conversation muette s'engage entre elles et quand Jeanne vint demander au sommeil l'oubli, le repos, ses yeux ne portent plus que les traces d'avoir pleuré. Demain il faudra reprendre le chemin du bureau et accueillir avec un sourire les clients du patron, pour ne dire rien du patron lui-même. C'était une époque dans sa vie dont elle se souviendra encore lorsque ses cheveux seront blancs.

Le temps est un grand remède et les jours en passant émousseront sa peine, les jours joyeux reviendront mettre sur ses lèvres le sourire de la bonté.

Jeanne avait besoin de repos. Depuis quelque temps, son père faisait de bonnes affaires. Il reprit commerce et la prospérité de nouveau siégea à la demeure si longtemps éprouvée. Fatiguée, Jeanne donna sa démission et partit pour un repos à la mer. Flaherty regretta son départ car au fond, il estimait la jeune fille même s'il ne la comprenait pas. Il la remercia de ses services en « gentleman », et Jeanne disparut de sa vie.

Jacqueline et lui partirent pour un long voyage, mais on dit que Jacqueline tenait toujours les paupières baissées et que ses yeux étaient rouges. C'était un soir où le crépuscule s'avance lentement et enveloppe la terre de son manteau gris.

L'HOTEL ROSSIGNI

La mer battait son flot contre le sable fin, un soleil doré réchauffait la terre blonde de ses rayons ardents, tandis qu'une brise légère chantait doucement le refrain de la mer mouvante à l'oreille distraite de Jeanne. Oui, depuis deux

jours Jeanne donnait à son corps et à son esprit, un repos réparateur. Des baigneurs levés depuis l'aurore jasaient près de sa fenêtre. Jeanne écouta. C'étaient des voix d'hommes. L'un disait: j'ai beaucoup voyagé et je n'ai jamais vu la mer aussi belle. Je me rappelle, dit l'autre, avoir vu la mer aussi belle qu'elle l'est aujourd'hui, l'été dernier quand nous avons fait une expédition aux Bermudes. Nous étions quatre, ma soeur, mon ami et sa soeur et moi. Je lui avais offert une position dans notre établissement mais elle a refusé. Oh! elle était charmante. Je n'ai jamais su la vraie raison de son refus. La veille nous nous étions bien amusés, il est vrai que nous avons trinqué peut-être un peu fort, toujours est-il que cette jeune fille-là disparut de ma vie complètement. Depuis j'ai revu son frère, il ne m'a jamais renseigné sur son compte.

La mer est montante, viens l'eau nous tend ses larges bras. Les voix diminuèrent petit à petit et Jeanne se leva. Elle sortit et courut sur la rive toute chaude. En un instant, elle était sous l'eau, mais les vagues étaient fortes et emportèrent au loin le poids léger confié à leurs soins. Un cri retentit dans l'air matinal. Les deux jeunes gens, habiles nageurs, ramenèrent la jeune fille sur la rive. On lui prodigua des soins attentifs et le soir lorsque Jeanne s'éveilla une dame âgée était à son chevet. Elle apprit alors le danger qu'elle avait couru, le nom de ses sauveurs et le mal qu'ils avaient eu à la ramener à la vie. Et maintenant la bonne dame la pria de rester bien tranquille afin de refaire le plus tôt possible toutes ses forces ébranlées.

Ce ne fut que le lendemain soir que Jeanne reparut à la salle à dîner. De loin elle sourit à ses aimables sauveurs qui au fond désiraient bien la voir de plus près.

C'était la coutume à cet hôtel, le soir lorsque la température était mauvaise de réunir les convives et d'organiser entre eux un concert improvisé. Et le plus beau talent de la saison recevait selon l'approbation des juges, une bourse offerte aux frais de la maison. Comme ce soir-là il pleuvait à torrents, on organisa une petite fête intime où chacun devait apporter son concours. Comme Jeanne était musicienne, son tour vint. Gardant

sa simplicité charmante, elle se rendit au piano et joua avec toute son âme «Liebestraum» de Liszt et comme rappel la Valse de Paderewski. Jeanne sortit victorieuse du concours, son coeur battait bien fort et après avoir gentiment remercié, elle allait se retirer quand les deux jeunes gens qui depuis longtemps désiraient s'approcher, lui adressèrent en bon français, leurs félicitations. On s'installa dans un bon coin où on put causer à l'aise. L'un d'eux était Allemand d'origine et était pour le moment gérant d'une grande usine de New York. Il avait grandi sur le sol américain et ne retenait de sa race que sa forte stature. Deux yeux perçants d'un bleu foncé vous regardaient de loin, enfoncés qu'ils étaient dans leurs orbites. Ses traits énergiques s'adoucissaient sous un sourire franc et spontané. Il avait beaucoup aimé une jeune fille de grande famille mais elle lui fut ravie quelques mois avant son mariage par une cruelle maladie. Depuis lors il était resté seul et jamais il n'avait rencontré une autre personne capable de faire vibrer son coeur endolori. Il aimait le travail, et il lui était entièrement consacré.

Son compagnon, de taille moyenne, au front large et aux yeux noirs, travailleur inlassable fouillait toutes les bibliothèques, cherchant un livre nouveau, ou ancien, pour augmenter la liste des volumes de l'une ou de l'autre série, car il se plaisait surtout dans la recherche des anciens manuscrits et des livres antiques pour le compte du Musée de la ville de New York. Il avait vingt-huit ans. Son père était américain et sa mère française. De son père, il tenait l'indépendance et de sa mère, il avait hérité l'enthousiasme, la noblesse de caractère; sur ses genoux, il avait murmuré ses premiers mots français et depuis lors il avait enrichi et conservé la langue maternelle. C'est pourquoi, aujourd'hui, il était linguiste distingué après avoir subi avec succès les derniers examens en cette matière à la Columbia University.

—Vous jouez merveilleusement, Mademoiselle, dit le plus jeune des deux, qui en plus d'être linguiste, possédait la note poétique. Vos doigts magiques nous ont fait entendre une

harmonie angélique.

Jeanne sourit et lui sut gré du compliment flatteur.

L'autre qui aussi parlait français quoiqu'avec un petit accent étranger, et qui se nommait Ludwig, continua :

— Certes, Frau, je préfère les sons doux du piano au bruit infernal de l'usine; dites-moi, vous vous faites entendre souvent ?

— Surtout quand je suis seule, répondit Jeanne, seulement je devrai apprendre à ne pas me baigner seule, et je vous dois à tous les deux un remerciement bien profond car c'est grâce à vous si ce soir je suis encore bien vivante.

— Le principal c'est que nous soyons arrivés à temps, reprit Ludwig, et c'est que les vagues tenaient fort à vous, à garder leur trésor, car nous avons eu beaucoup de mal à revenir sur la grève. Mais tout ceci fait partie du passé et nous étions si heureux de nous faire vos sauveurs.

— Tout le crédit lui revient, paraît-il, dit Jacques riant.

— Maintenant que nous vous avons raconté nos faits et gestes, dites-nous à votre tour, à quoi vous employez votre temps.

— Voici, dit Jeanne, je viens de laisser mon emploi, et pour le moment je ne pense qu'à un bon repos et dans quelques semaines, j'espère être favorisée du sort et trouver une bonne aubaine.

Cela dit sur un ton demi-sérieux, demi-rieur, intrigua l'Allemand. Dans l'ombre il regarda le blanc visage qui se voilait d'un masque pour ne pas laisser deviner ses vrais sentiments. Un long silence régna entre eux.

S'étant levée, Jeanne s'approcha d'une magnifique peinture qui avait attiré ses regards.

— Oh, dit-elle, c'est une peinture de l'artiste Dyer, peintre bien connu et recherché pour la beauté de ses paysages. Celle-ci des Alpes est ravissante, ne trouvez-vous pas ?

Les deux jeunes gens se levèrent et ensemble, ils admirèrent l'oeuvre d'art. Douze coups sonnèrent à l'horloge du foyer. Il était temps de se quitter. Jacques, c'est le nom du plus jeune, dit à Jeanne :

— Faites de beaux rêves sans interdire l'entrée au prince

charmant.

—Vous ignorez que je suis un nouveau Barbe-bleue, Monsieur Jacques, et elle disparut au tournant de l'escalier.

—C'est encourageant, dit Ludwig. Tout de même elle est intéressante et pour toi qui fais de la psychologie, voilà vraiment le prochain sujet d'un nouveau livre.

—Elle est sans emploi, pensa Jacques, et nous aurions besoin d'une aide à la bibliothèque internationale. Demain nous verrons.

Le lendemain fut une journée splendide. Les baigneurs étaient nombreux et la mer était calme. Jeanne assise sur le sable contemplait d'un oeil pensif les mouettes petites et légères qui survolaient l'océan, quand l'ombrelle qui la couvrait soudain se souleva et nos deux jeunes gens prirent place auprès d'elle. Déjà le soleil les avait brunis, ils ressemblaient à des statues de la Grèce antique.

—A quoi pensait mademoiselle Jeanne, quand nous sommes arrivés près d'elle; elle avait un petit air si lointain, si perdu dans l'espace, qu'il nous en coûtait de la tirer d'un rêve si beau.

—J'admirais la nature, répondit Jeanne, et chaque fois que la vague venait mourir à mes pieds elle me rappelait et me répétait le nom d'êtres aimés. Laissant là sa rêverie, Jeanne se leva prestement et courut vers la mer. Les jeunes gens la suivirent. Rafraîchie elle revint sur le sable.

—Nous avons une proposition, mademoiselle Jeanne, dit Jacques, à vous offrir. A la bibliothèque Internationale, nous avons besoin d'une personne capable à la fois d'être secrétaire et d'être libraire. Nous vous offrons la position, vous pouvez réfléchir et nous donner votre réponse dans quelques jours.

Jeanne ne pouvait en croire ses yeux. Depuis longtemps elle rêvait d'une position au loin. Aujourd'hui même, elle écrirait à son père lui faisant part de son bonheur. Celui-ci resterait avec sa soeur et Jeanne s'en irait à New York vivre quelques heures de gaieté. Elle fermerait derrière elle la porte des mauvais jours et en jetterait la clé dans l'abîme de l'oubli.

—J'accepte votre offre M. Jacques et quand commencerai-je ?

—Dans trois semaines si la chose vous convient. Je verrai à vous avoir un appartement convenable et à ce que vous ne soyez pas trop perdue dans cette grande ville. Et ensemble ils bouclèrent les derniers détails.

Jeanne monta à sa chambre le coeur fou de joie. Elle fit ses malles et revint à la maison, annoncer la bonne nouvelle à son père chéri. Il fut heureux de la bonne aubaine, mais un petit coin de son coeur souffrit. Les quelques jours qui restèrent furent employés à mille préparatifs tandis que Jeanne remplissait la maison de sa jolie voix de contralto. Le père ne parla guère. Il regrettait de voir partir son unique enfant, l'infortune qui le poursuivait l'obligeait à accepter le travail de l'enfant aimée, au moins en pays étranger qu'elle n'oublie ni son Dieu ni ses traditions.

NEW YORK

Il était sept heures du matin quand Jeanne descendit à la gare Pennsylvanie. Jacques était à sa rencontre. Il la trouva jolie dans son béret brun et ses yeux rieurs sous la frange dorée des cils longs et épais captivèrent son coeur. Il la conduisit immédiatement à son appartement où déjà demeurait une autre jeune fille écossaise, qui comme elle travaillait à la bibliothèque internationale.

—Rendez-vous à la bibliothèque pour deux heures lui dit en partant Jacques. En un bond il était dans le taxi qui à toute vitesse s'en retourna. Charmante, pensa Jacques. Mais il me faut trouver ce volume-là aujourd'hui. Oubliant la jeune fille, il ne songea plus qu'à ses livres.

Deux heures sonnèrent quand Jeanne au tournant de l'escalier, rencontra Jacques. Il la mena au vestiaire puis à la grande salle publique. De nombreuses personnes stationnaient devant les hautes cases, les uns en quête d'un livre romantique, les autres désirant des livres d'art, d'autres des livres historiques, biographiques, etc.

—Mademoiselle, vous serez au comptoir à partir de demain

matin. Vous trouverez ici toutes les informations que vous désirez demander. Mlle Carroll se chargera de vous. Sur ces mots, Jacques retourna à son office.

L'après-midi se passa sans difficulté. Mlle Carroll se montra gentille et Jeanne fut si vivement intéressée que les heures passèrent rapidement. Le soir quand elle revint à son appartement, elle mit ordre à ses affaires et par la fenêtre entr'ouverte, elle regarda New York. C'était un brouhaha continu, la foule passait et repassait et d'un pas si pressé. Les édifices hauts, les gratte-ciel nombreux attirèrent son attention. Broadway illuminé lui parut un pays de rêve. Son jeune cœur souriait à la vie, elle se sentit heureuse.

Vers dix heures, Jacques lui téléphona. Ce fut pour elle un grand plaisir, elle se sentit moins seule en cette ville si grande. Avant de se mettre au lit, elle écrivit à son père. Et quand vint le temps de cacheter la lettre, elle y déposa un long baiser. Elle regarda alors de nouveau par la fenêtre et cette fois elle découvrit une croix qui scintillait au loin dans la féerie des lumières. Elle se recueillit quelques instants puis vint reposer ses membres lassés.

Jeanne était au comptoir depuis quelques heures lorsqu'un monsieur d'environ cinquante ans se présenta. Il désirait un certain livre concernant une des premières familles russes et dont il désirait la biographie. Jeanne se mit en frais de le lui trouver et après maintes recherches ne put satisfaire le brave homme. Il partit en maugréant entre ses dents. A peine avait-il fait trois pas qu'il revint.

—Voici ma carte, dit-il, téléphonez-moi aussitôt que vous aurez trouvé le livre en question. Merci.

Jeanne interdite prit nonchalamment la carte et lut: Baron Kenovitch. Oh! oh! dit Jeanne, en voici un dont il ne faut pas froisser la dignité. C'est bien, hâtons-nous de trouver ce fameux volume.

Cela dit, elle se mit à fouiller tous les vieux reliquaires. Vers trois heures le lendemain, le Baron Kenovitch vint chercher le volume tant désiré.

—Merci, Mademoiselle, et pourrait-on savoir le nom de la jolie collaboratrice?

—Jeanne Lacombe, dit-elle simplement.

—Vous êtes Française, Mademoiselle?

—Je suis Franco-américaine et je travaille à New York depuis quelques jours seulement.

—Parfait, dit le baron. Il faudra nous revoir. Sur cela, il la quitta, non sans lui avoir souri, mais d'un sourire rusé.

Jacques arriva à la course et tout joyeux dit à Jeanne :

—Le Metropolitan Museum of Arts ouvre toutes grandes ses portes dimanche prochain, après une rénovation complète, si vous voulez m'y accompagner, j'en serais heureux.

—Avec bonheur, depuis longtemps je désire visiter ce musée.

—Vers trois heures dimanche j'irai vous chercher.

Prenant un air sérieux, il continua vers la bibliothèque centrale où toute une nouvelle édition venait d'arriver.

Jeanne sous la surveillance de Mlle Carroll, faisait des progrès de plus en plus considérables en aimant davantage sa position. Parfois l'image de Carl éloigné venait effleurer son âme, souvenir d'un rêve lointain, et lorsque la pensée de Flaherty et de Jacqueline venait assombrir son imagination, elle plaignait leur sort et se souvenait avec gratitude du privilège dont elle avait été l'heureuse bénéficiaire. Petit à petit, elle oublierait, surtout elle pardonnerait, car son âme était belle. La vie offrait de nouveaux horizons et Jeanne s'y jetterait corps et âme. Elle aurait aussi sa part de bonheur et alors elle souriait à l'avenir, à l'imprévu. Quel âge charmant que celui de la jeunesse!

Jeanne est rendue au pays des rêves. Car ce soir, étant très fatiguée, ne pouvant lire, tant le marchand de sable la taquinait, elle céda à son attrait, et partit pour le pays des esprits.

II

Il pleuvait quand Jacques vint chercher Jeanne. Une petite pluie fine tombait tranquillement et le ciel était si gris que les

gratte-ciel étaient perdus dans les nuages. Jeanne habillée de noir, prit place auprès de Jacques dans son petit «Roadster». Ils parcoururent la Cinquième Avenue jusqu'au musée, à travers un trafic considérable. Ils entrèrent et visitèrent le département réservé à la sculpture. Là, les oeuvres d'art étaient nombreuses et la beauté du marbre et des figures captivèrent toute l'attention des jeunes gens. A un tournant, Jeanne se heurta au baron Kenovitch. Celui-ci s'empressa de la saluer et la prit par le bras. Jeanne se dégagea, mais ce geste n'échappa point à l'ami Jacques qui fronça les sourcils en regardant le baron.

—Mes excuses, dit le baron, si je n'avais soutenu Mademoiselle elle se serait heurtée contre le pavé.

Jeanne rougit, ressentant la fausseté de ces paroles.

Jacques saisit Jeanne et ils s'éloignèrent.

—Y a-t-il longtemps que vous connaissez cet homme-là?

—Il est venu à la bibliothèque trois fois depuis que j'y suis.

—Il est importun. C'est un savant et de race noble mais il a aussi une hardiesse décevante.

—Quelle magnifique peinture, s'écria Jeanne, c'est une reproduction de la Vierge de Fra Angelico. Regardez, Jacques!

Jacques regardait autre chose que la peinture. Un peu plus loin le baron Kenovitch se tenait debout. Un sourire sarcastique effleurait ses lèvres pâles. Lorsque Jeanne leva la tête dans cette direction, la foule avait enserré le baron et l'avait perdu avec elle.

On visita ensuite les Egyptiens, on évoqua leur bizarres traditions et coutumes, longtemps on discuta leurs méthodes et leurs ornements et aussi leur science. Déjà il faisait nuit et on avait visité si peu. Les jeunes gens remirent à plus tard la visite des autres départements.

—Voilà que nous allons nous passer de souper maintenant, dit Jacques en riant. Ce n'était pas pourtant dans mon programme.

Lorsqu'ils sortirent, la pluie avait cessé. Jacques projeta une partie de théâtre sitôt le souper terminé. Ils se rendirent

au Roxie qui offrait ce soir-là un de ses plus beaux programmes. Jeanne était heureuse et commença à apprécier Jacques qui était si bon pour elle. La représentation terminée, on pensa au retour. Chemin faisant, Jeanne apprit que Jacques allait très peu souvent entendre la Messe. Oh! par négligence sans doute. Il se rappelait y avoir été en son bas âge, même encore dernièrement il y était allé, mais les circonstances n'étant plus les mêmes, il avait omis ce précepte et aujourd'hui il s'en dispensait sans scrupule. Il avait tant et tant lu que les livres étaient presque toute sa religion. Sa mère était bien une sainte femme, mais elle était morte depuis si longtemps. Depuis lors il avait vagabondé, mais sa fierté naturelle lui avait servi de sauvegarde, et à trente ans, il était un gentilhomme sain de corps et d'esprit, en plus il ferait un époux modèle. C'est ce que pensait Jeanne, une hésitation se posa, quelle était la profondeur de ses sentiments et de ses principes? Elle le saurait bientôt.

— Elle est charmante, se déclara à lui-même Jacques, revenant seul chez lui. Il fut surpris de voir comme le temps passait vite en sa compagnie. Il avait accompagné bien d'autres jeunes filles, il connaissait l'amour, sans en avoir abusé, mais Jeanne a je ne sais quoi, un petit quelque chose qui plaît et qui retient.

En sifflant un air connu, Jacques ouvrit son nouveau livre et s'absorba dans sa lecture, si bien qu'il en oublia presque de se mettre au lit.

Il était six heures et demie quand Jeanne ouvrit son rideau. Il pleut, pensa-t-elle, mais non, à travers les hauts édifices, les rayons du soleil se propageaient, rarement ils atteignaient le sol. A l'oeuvre, ce matin, dit Jeanne se parlant à elle-même, l'écho de sa voix lui tenait compagnie. Elle se sentait moins seule.

L'air du matin était doux, alerte et vive Jeanne se faufila à travers la foule qui déjà encombrait les trottoirs. En un clin d'oeil elle fut rendue à son travail. Aujourd'hui, il fallait faire

des recherches de livres scientifiques, premières découvertes médicales, pour Monsieur le Baron qui semblait se complaire en compagnie des choses antiques et des livres anciens. Jeanne gardait de lui un souvenir plutôt vague, elle le trouvait à la fois un peu hardi et un peu amusant. Dans l'après-midi, elle reçut sa visite. Il était attirant et fort bien mis, d'une galanterie à nulle autre pareille. Longuement ils parlèrent, entr'autre il lui apprit qu'il possédait une magnifique bibliothèque et qu'il serait très honoré si elle lui faisait l'honneur d'une visite au pays du livre.

— Tenez, dit-il, je vous attendrai, ou plutôt, j'irai vous chercher jeudi soir prochain pour le dîner. Sur quoi il prit ses livres et disparut dans l'ombre du corridor.

Jeanne resta muette et voilà que maintenant il était parti sans même attendre de réponse. Que ferait-elle? Elle ira, pensa-t-elle tout simplement. Il était gentilhomme et la voyant seule sans doute, il voulait lui procurer une saine distraction. Toutefois, elle n'en souffla pas mot à Jacques. D'ailleurs, elle savait que Jacques ne sympathisait pas avec le baron. Son attitude de l'autre jour l'avait rassurée sur ce côté. Peut-être Jacques était-il un peu jaloux et s'éprenait-il de Jeanne? Elle garda son secret et le soir quand Jacques vint la rejoindre après le travail, ses lèvres s'ouvrirent comme pour laisser échapper son secret, mais non, sa jolie bouche se referma et le soir tard dans la nuit elle y songea.

Jeanne se regarda une dernière fois dans la glace et parut satisfaite. Sa longue robe de velours vert pâle faisait ressortir l'éclat de ses yeux d'ébène, moulait son jeune corps et le drapait comme une statue grecque. Ainsi parée, sans bijou, sauf un collier vieil or dernier souvenir d'un premier amour, elle attendit. Quelques minutes plus tard le baron lui-même se présenta et tous deux partirent.

Chemin faisant, il jeta à Jeanne un regard admirateur. Elle était si jolie et si attirante. Ses yeux connaisseurs ne le méprenaient pas. Il avait trouvé une perle, il se promettait bien de l'enchâsser.

—Comme vos beaux appartements sont coquets, dit Jeanne après avoir jeté un simple coup d'oeil. C'est un coin du paradis sur la terre. Et ce coffret tout ciselé, c'est un objet d'art.

—Oui, répondit le baron, qui aima la spontanéité de Jeanne. Ce coffret vient de la vieille Europe. Il appartenait à mon oncle qui dit-on, l'avait reçu du grand Tsar lui-même pour avoir fait acte de bravoure. Mon oncle étant mort, on me légua le coffret que j'ai rapporté ici avec moi, et que je conserve comme la prunelle de mes yeux. J'y confie mes plus chers souvenirs avec les brindilles de mes premières voluptés. Mademoiselle Jeanne, j'espère un jour vous livrer mon secret et vous permettre de voir jusqu'au fond de ce coffret.

Jeanne sourit, et un jeune Japonais, à l'air impassible, annonça le dîner.

Le baron conduisit Jeanne à la salle à manger, où lui furent servis les mets les plus délicats. On jasa, on rit, et Jeanne se réjouissait d'avoir accepté l'invitation. Elle s'amusa follement.

On passa ensuite à la bibliothèque où une quantité de livres anciens et nouveaux s'étaient étalés sur les murs. La chambre était spacieuse et offrait au visiteur une atmosphère toute chaude et sympathique. Au fond de l'appartement un divan à fond brun doré se détachait dans l'ombre. Une fenêtre petite laissait passer le jour. Un tapis moelleux dénotait de l'usure tandis qu'une lumière à peine perceptible éclairait la chambre. Une seule porte donnait accès à l'intérieur. Les autres pans du mur étaient couverts de livres de toutes sortes.

Tous deux assis sur le divan, dégustèrent le café noir que le Japonais leur apporta. Puis ensemble, ils grillèrent une cigarette en jasant littérature. Jeanne se sentit émue. Tous ces livres étaient pour elle des âmes, qui avaient pensé, qui avaient vécu et qui avaient laissé à la postérité le meilleur d'elles-mêmes, et qui aujourd'hui après des centaines d'années voyaient reluire leur nom au tableau d'honneur. Ils n'étaient pas complètement oubliés et du tombeau où ils reposent, leur âme sortit victorieuse. Elle se sentit prise d'admiration pour l'homme qui avait su les apprécier et se retournant vers le baron, elle lui sourit

tendrement.

Celui-ci la regardait et suivait sur sa physionomie mobile les divers sentiments qui l'animaient. Toute sa chair tressaillit, sa tête l'abandonna presque, il sortit.

Jeanne le suivit et tous deux descendirent au grand salon. Le baron s'anima et causa longuement de ses voyages, de ses goûts, de sa vie active. Pour lui faire plaisir, Jeanne joua le «Liebestraum» de Liszt, si bien, qu'elle dut le jouer de nouveau à la demande de son aimable hôte. Il était tard lorsqu'elle songea à l'heure. Quiconque aurait vu le baron au retour, aurait pu voir un sourire effleurer le coin de ses lèvres. Que se passait-il derrière ce sourire? Nul ne le sut, pas même le Japonais.

III

Tout s'est bien passé, se dit Jeanne au retour, il n'y avait pas lieu de craindre. Décidément, le baron est fort gentilhomme. Et sa bibliothèque est des plus intéressantes. Demain je raconterai à Jacques ma visite chez le baron et sa conduite irréprochable, cela convaincra peut-être le cher ami de sa jalousie et elle rit. Il me reste cinq heures à dormir. Vite, livrons-nous au sommeil.

—Oui, Jacques, je suis allée chez le Baron Kenovitch et je me suis très bien amusée. Il possède la plus intéressante bibliothèque au monde.

Pendant qu'elle parlait ainsi, Jacques la regarda étonné. Lui disait-elle tout, ou bien seulement une partie? L'avait-il respectée ou Jeanne jouait-elle la comédie? Ses tempes bouillaient et ses lèvres n'osaient questionner. Elle avait l'air si franc, qu'il consentit à la croire, mais un doute taquinait son esprit. Pourvu, pensa-t-il, qu'elle n'y retourne pas sans me prévenir.

—Je venais justement vous demander de m'accompagner chez l'ami Ludwig, dimanche prochain, si vous n'êtes pas engagée avec le baron, dit méchamment Jacques.

Jeanne le regarda sans mot dire. Elle comprit toute l'ironie

qu'il avait mise. Elle tourna la tête et resta pensive.

—Pardonnez-moi, Mademoiselle Jeanne. Alors vous viendrez dit-il, la voix demi-caressante.

—Oui, dit Jeanne, à condition que le matin nous allions tous les deux à la messe ensemble.

—Entendu, répondit Jacques en montrant ses dents si blanches.

Ce soir-là, Jeanne écrivit à son père une longue lettre. Elle lui raconta sa vie journalière, comment New York lui plaisait. Elle lui parla de Jacques et du baron, de Mlle Carroll et termina le tout dans un bon baiser que le vieux père goûta assurément.

Quelques jours plus tard, elle reçut une missive de son père. A son tour, il lui racontait que la prospérité lui ouvrait ses larges bras, que l'amie Lucienne épousait un brave garçon de la ville, que Georgette se faisait un chez-elle nouveau, enfin que la tante qui demeurait avec lui était bonne et douce. Il ajouta quelques mots disant: méfie-toi un peu de ton baron. Enfin, j'ai confiance en toi et souviens-toi de ton Dieu et de tes pères. A tout ceci, mille et un détails suivaient. Jeanne sentit une larme couler le long de sa joue rose. Son cher père l'aimait tant et elle l'adorait. C'était surtout pour lui qu'elle luttait, elle voulait le soulager, elle désirait rendre à celui qui avait tant fait pour elle, un peu de son dévouement et de sa tendresse. On était content d'elle à la bibliothèque. On lui avait laissé entendre qu'elle serait bientôt promue. Alors ses finances augmenteraient et c'est vers la maison paternelle qu'allaient ses nobles ambitions, son ardente affection. Et la vie de la grande ville lui était nécessaire car elle jetait un baume bien doux sur une plaie encore vive.

Le dimanche arriva. Il faisait une température idéale. De bonne heure, Jeanne et Jacques étaient allés entendre la messe à la petite chapelle des Pères Adorateurs. Ensuite, ils se rendirent au Port voir la statue de la Liberté, et les nouveaux vaisseaux transatlantiques qui stationnaient. Ensemble, ils

passèrent des heures agréables. Jeanne ouvrait de grands yeux et fatiguait Jacques de ses questions ininterrompues. Lui, riait et s'amusait d'entendre sa compagne brûlant les étapes et voulant tout savoir à la fois. Enfin, il était deux heures quand ils décidèrent de quitter les lieux.

Ludwig demeurait chez sa soeur mariée, un peu en dehors du centre de la ville, au Bronx. Il était rarement libre. Par un heureux hasard, il avait pu obtenir ce congé et il était content d'en faire profiter Jacques et Jeanne.

La soeur de Ludwig possédait un charmant logis de cinq pièces. Seule avec son mari, elle aimait à recevoir son frère et ses amis et chez elle, on rencontra toujours un peu de cette merveilleuse bière allemande qui en réchauffant l'estomac, donne à l'esprit sa pointe de gaieté et de malice. Ce fut pour Jeanne toute une révélation. Le soleil dardait ses rayons puissants sur les fleurs nombreuses venant toutes de la mère patrie. Des fleurs d'une nuance spéciale, d'une forme rare, d'un parfum délicieux, ornaient et rehaussaient la structure coloniale de la demeure. Une nouvelle surprise attendait Jeanne à l'intérieur. Un salon plutôt petit représentait un salon entièrement allemand. Tous les meubles, les peintures, les draperies, les vitres même rappelaient l'art allemand. Dans un coin à l'ombre, une magnifique tapisserie tissée en 1793 attirait l'attention et l'admiration. Le dessin était une scène familiale et les figures étaient ravissantes. Longtemps, Jeanne l'admira et ce fut Ludwig qui intervint :

— Je voudrais bien aussi vous montrer l'usine où je travaille. Je suis certain que tous les deux vous en jouiriez.

Alors tous les trois, ils se mirent en route. L'usine qui était dirigée par une corporation importante, se trouvait dans le bas de la ville. Il aurait fallu plusieurs jours pour tout visiter, mais dans quelques heures Ludwig se proposait bien de leur faire voir la partie la plus importante de l'établissement. « C'est ici que se font toutes les parties imaginables et nécessaires pour le fonctionnement de tous les automobiles connus. Nous les préparons et puis nous les expédions à chaque manufacture

selon la marque d'automobiles dont elle s'occupe.»

Tandis que Ludwig expliquait et que Jacques regardait attentivement, Jeanne sentit le bras de Ludwig enserrer sa jeune taille. Elle ne bougea pas, Elle entendit le jeune homme lui dire: Il faut que je vous voie seule. Dites-moi quand je pourrai le faire.

—Venez demain après sept heures.

—Merci, dit simplement Ludwig.

Il retira son bras et continua ses explications. Jacques très vivement intéressé ne s'était pas rendu compte de la situation. Il était fort enthousiaste de ce qu'il appelait volontiers la crème du génie. Il se demandait pourquoi il n'avait pas entrepris ce métier plutôt que celui de libraire. Il se sentait des dispositions pour révolutionner le monde. En un clin d'oeil, il fut au second étage. Jeanne le suivait mais son esprit était distrait. Que pouvait bien lui vouloir, Ludwig? A peine le connaissait-elle. Depuis les quelques mois qu'elle était à New York, elle l'avait entrevu trois fois seulement. Etait-il malade, ou voulait-il lui confier quelques peines secrètes? Ses grands yeux profonds, énergiques pourtant, révélaient un caractère capable de vaincre les obstacles rencontrés sur le chemin de la vie. On voulait-il lui offrir une position plus avantageuse, ou encore se fait-il le commissaire de Jacques, avait-il une ambassade à remplir? Enfin elle le saura bientôt. Mais son esprit curieux cherchait encore. De temps à autre, elle entendait la voix de Jacques qui allait de surprise en surprise, alors elle se reprenait elle-même et d'un air indifférent demandait à Ludwig la manoeuvre des différentes machines. Celui-ci s'empressait de lui répondre non sans lui jeter un regard scrutateur. Jeanne riait et la conversation première continuait.

Sous un brouillard épais, les jeunes gens revinrent. Broadway illuminé avait perdu un peu de son éclat. Les lumières semblaient enveloppées par les cheveux des anges, tandis qu'un voile léger flottait et ondulait à travers l'éther. Les gens pressés se tassaient sur le trottoir. Jacques finit la veillée chez Jeanne. C'était la première fois qu'elle l'invitait à monter. Il

lui en avait déjà fait la remarque, mais Jeanne n'avait pas semblé comprendre. Mais ce soir, elle savait y rencontrer la compagnie aimable de la jeune Ecossaise qui à son tour désirait vivement faire la connaissance de l'ami si gentil de Jeanne. C'est ainsi que tous trois, ils causèrent longuement.

—Que pensez-vous du récent livre de Towle «The Abnormal»?

—Je pense, dit Jeanne, que ce livre est rude en plus d'être immoral.

—Cela parle en faveur de la science, puisque bientôt les savants essaieront de former un corps tellement parfait qu'il pourra se donner la vie par lui-même.

—Je crois à l'évolution et au progrès de la science. Et si incroyable que peut nous paraître cette solution, je me demande ce que nous réserve l'avenir.

—N'êtes-vous pas un peu matérialiste? Pour moi, l'humain, si grand génie soit-il ne pourra jamais faire un acte divin.

—Mais enfin ce livre parle d'avenir, ce n'est qu'un préambule du progrès scientifique.

—Pour moi, l'auteur a réussi à forger un être monstre, avec un esprit criminel. Vous vous souvenez des résultats? Trois meurtres, et le monstre alla même tuer la fiancée de celui qui l'avait créé! Heureusement qu'il fut détruit car ses ravages furent bien grands.

—Je crois, Jeanne, que vous tenez beaucoup à vos principes et qu'à travers les événements de la vie vous y voyez le doigt de Dieu. Moi, je fais bien des oublis.

—Allons, Jacques, ne faites pas cette moue, on vous dirait gamin. S'étant levée, elle alluma une cigarette et entre ses longs cils recourbés, elle examina la physionomie du jeune homme. Il s'était tu et paraissait absorbé. A quoi songeait-il? se posa Jeanne. Lui avait-elle ouvert un nouvel horizon, ou la pensait-il naïve et préjugée?

—On joue cette semaine au Paramount «Les Deux Amours». Viendrez-vous avec moi? demanda-t-il sur un autre ton.

—Pas demain sûrement, répondit Jeanne vivement. Je reçois.

En ayant trop dit, elle se mordit les lèvres et ses yeux noirs scintillèrent. Jacques partit sans rien ajouter autre chose qu'un bonsoir. Mais en descendant l'escalier, elle put l'entendre fredonner l'air sentimental de «Good-Night Sweetheart».

Il était neuf heures précises lorsque Ludwig se présenta chez Jeanne. Il avait quelque grave projet en tête, car il avait le front soucieux et ses mouvements étaient nerveux. Qu'a-t-il, pensa Jeanne. Lui est-il arrivé malheur? Il s'installa au salon et sans préambule ni formule, dit:

—Je pars dans deux semaines pour l'Ouest américain. J'ai besoin d'une secrétaire privée, j'ai pensé à vous. Il se tut.

Jeanne interdite le regarda.

—Mais M. Ludwig, c'est une proposition qui demande considération. J'aime ma position et je ne pensais pas à faire de changement pour le moment.

—C'est à prendre ou à laisser, dit sèchement Ludwig.

—Laissez-moi réfléchir.

S'étant rapproché, se faisant caressant, Ludwig dit:

—C'est toi, Jeanne aimée, que je veux. Viens là-bas avec moi. La vie nous sera douce et tu apprendras à tant m'aimer qu'un jour viendra où tu ne pourras plus te passer de moi. Tu as remué les fibres de mon coeur.

—Non, dit Jeanne, s'enfuyant. Recouvrant toute son énergie, elle revint un instant après, et fixant Ludwig:

—Je ne puis accepter votre proposition, il vaut mieux porter vos regards ailleurs. Elle se retourna et s'enferma dans sa chambre.

Des pas retentirent sur le pavé humide. C'était Ludwig qui sans rien dire avait quitté la maison et d'un pas rapide s'éloignait à travers la foule affairée.

Seule dans sa chambre bleue, Jeanne songeait. Pourquoi cette bonne amitié se changeait-elle en peine? Si Ludwig avait été tout simplement courtois, peut-être aurait-elle consenti à accepter cette nouvelle position qui en somme devait être avantageuse pour elle. Elle n'aima pas son sans-gêne, et si Ludwig dans un moment de faiblesse se perdait en la perdant! Elle

se souvint alors que dans son enfance elle avait appris le respect dû au prochain. Son âme droite ne voulait pas descendre aux abîmes. Elle lutta et comprit combien parfois il est dur de vivre à la hauteur de ses principes. Sa propre expérience la rendit indulgente pour les autres et pour Ludwig plein d'ardeur, elle eut une pensée d'indulgente douceur et de fine compréhension. Elle oublierait vite l'incident. Laissant retomber ses bras qui voilaient son fin visage, deux sillons humides apparaissaient le long de ses joues pâles. Souvent elle se demandait si elle ne devait pas retourner vers son père. Mais alors savoir que son aide était indispensable à la maison chérie, la stimulait et l'empreignait de courage pour les luttes de demain. Un jour viendra où l'amour comme elle le conçoit sera son partage, car l'ami rêvé était l'homme sur lequel elle pourrait appuyer sa tête et il serait si bon qu'à ses côtés, elle se sentirait toute petite, si petite qu'il s'emparerait de tout son être, et la cacherait bien vite dans son coeur. Jeanne se mit à rire de ses propres pensées et se levant, elle vint une fois de plus scruter le regard maternel qui sur le mur doré semblait la suivre pas à pas et saisir toutes les nuances de son jeune coeur. Longtemps elle le regarda si bien qu'à la fin elle crut que le portrait parlait.

— Souviens-toi que dans tes veines coule le sang le plus pur, le plus noble et qu'il n'appartient pas à la jeune Franco-américaine de le rendre impur. C'est le sang des preux et des martyrs.

UNE SECONDE RENCONTRE

La journée du lendemain s'annonça mal. A son arrivée à la bibliothèque, Jeanne trouva sur son bureau une petite note lui disant de se rendre immédiatement au bureau du patron. Ce ne pouvait pas être de bonnes nouvelles. Un premier nuage s'élevait dans l'atmosphère matinal.

Vers les onze heures, le baron Kenovitch se présenta au guichet. Après l'avoir gentiment salué, Jeanne lui demanda ce

qu'il désirait.

—Mademoiselle, je serais ravi si vous acceptiez de venir prendre le dîner avec moi, jeudi prochain, à sept heures. J'ai reçu d'Europe des volumes qui sauront vous intéresser sans interruption pendant de longues heures. D'ailleurs je désire vous présenter un charmant jeune homme des plus distingués et qui serait charmé de faire votre connaissance. Alors, Mademoiselle, je vous donne rendez-vous pour sept heures, jeudi. Puis se retournant :

—C'est une surprise que je réserve à la plus jolie des fées. Gardons-en le secret. Ses yeux se firent doux et l'enveloppèrent toute en un regard véhément.

Le baron était encore souple malgré son embonpoint. En un instant, il était dehors si preste qu'il faisait l'envie parfois, des adolescents, qui le voyaient d'un oeil méchant. Il avait beaucoup vu et beaucoup vécu. L'amour très humain était son idole, il ne vivait que pour jouir. Sa vie avait été un long roman et à cinquante ans le démon de midi commençait à la tourmenter. Il voulait attirer les coeurs, se les attacher par des liens d'une tendre affection, afin que plus tard au déclin de la vie, il se souvînt des heures heureuses des années écoulées.

Le jeudi suivant, Jeanne légère en sa robe de tulle noire garnie de rose, paraissait une peinture, sonnait chez le baron. Le Japonais toujours impassible, la conduisit dans le grand salon.

Tout en s'y rendant, Jeanne se demandait qui pouvait bien être le jeune homme qu'on devait lui présenter. Elle avait hâte de le voir. Lorsqu'elle entra, elle y trouva le baron seul. Sans doute l'inconnu ne tarderait pas à venir. Jeanne vint s'asseoir sur le fauteuil près du baron qui lui apprit d'un air un peu peiné que le jeune Duclès, à la dernière minute, n'avait pu se rendre à son invitation et qu'il priait Mademoiselle de bien l'excuser. Jeanne fronça ses beaux sourcils se demandant si telle était bien la vérité.

Au dîner, dans un tête-à-tête bien intime, le baron raconta à son invitée ses voyages, ses bravoures, et même un peu ses amours. Il était charmant avec sa parole éloquente et la

subtilité de son esprit captivait Jeanne. Lui, la regardait profondément et suivait sur son visage frais, la spontanéité de ses expressions. Il était allé au Bengale, avait fait la chasse au lion et volontiers en colorait les incidents, ce qui donnait plus de prouesse à ses actes. Il se rappelait qu'un jour un lion était venu flairer près de sa tente et qu'en brave, allongeant le bras, il avait saisi son fusil, et abattit d'un seul coup le féroce animal. Et puis, il avait épousé une charmante jeune fille de la haute, quand après trois ans de ménage, lors d'une course à cheval, elle tomba et mourut des suites de l'accident. Il avait cruellement souffert de la séparation, mais sur son chemin plus tard il rencontra une charmante héritière du roi de l'acier. Ses millions pouvaient acheter un titre, et de plus la jeune personne était ravissante. Alors, il unit sa vie à la sienne, mais après deux ans d'union, ils se séparèrent. Paris leur donna leur divorce et aujourd'hui le baron retourne en circulation. Il avait connu une plus grande aisance que celle d'aujourd'hui, mais ayant à ses côtés la plus charmante des jeunes personnes, il se sentait parfaitement heureux, dit-il, en souriant. Se levant, il prit le bras de Jeanne et la conduisit à la bibliothèque.

Seul le grand fauteuil se dressait contre le mur sombre. Le baron ferma la porte et mit la clé dans son veston. Saisissant Jeanne par la taille, il l'attira sur le fauteuil.

Jeanne récrimina mais à quoi bon, le baron posa ses lèvres humides sur la jeune bouche sans défense. Jeanne eut alors une inspiration d'en haut, car en son coeur elle invoquait l'aide de la Providence. Le baron persista en son désir funeste et la pauvre enfant regretta son imprudence. Non, elle se souvenait de son Dieu et de ses commandements. Elle avait gardé son coeur et sa chair intactes jusqu'alors, elle était prête au combat, elle lutterait de toutes les forces de son âme.

La frayeur qui était apparue sur son visage au début, fit place à un calme extraordinaire. Se rapprochant du baron, elle scruta son regard enflammé. Elle se fit câline et comme pour gagner du temps pour réfléchir, elle feignit d'arranger sa coiffure. Le baron voyant la proie si docile, n'insista pas da-

vantage. Se remettant un peu, Jeanne lui dit :

—Vous êtes un amoureux de première force, et je vois que vous n'êtes pas au début en cette matière. Vous avez dû ravir plus d'un cœur.

—Oui, dit le baron vaniteux, beaucoup de femmes se souviennent de moi, je leur plaisais. Mais approchez-vous de moi, petite fleur.

Jeanne se rapprocha et dit :

—Qu'y a-t-il de plus doux que l'amour, que la fusion de deux âmes ?

—Je vois que vous me comprenez, Jeanne adorable. Il effleura sa nuque de ses lèvres violacées.

Au contact, Jeanne frémit de dépit, mais se contient.

—Mais cher baron, on n'est guère à l'aise sur ce fauteuil pour faire l'amour, dit-elle avec une moue enfantine. Et puis, puisque nous en sommes là, un peu de votre cognac nous mettrait en forme.

Devant cette insistance, le baron se leva et courut à la réserve princière.

Jeanne délivrée un instant de la présence du baron, car il avait dû ouvrir la porte pour se rendre à la réserve, descendit rapidement et courut sur le trottoir, sans mante, héla au passage un taxi et revint chez elle à demi-affolée. Il lui semblait que le baron la poursuivait, que chaque voiture qu'elle rencontrait abritait un homme insolent dont elle aurait été le jouet si elle n'avait pas été privilégiée. Transie, elle monta chez elle et se jetant sur son lit elle sanglota. Les heures s'écoulèrent et Jeanne pleurait toujours. Pourquoi avait-elle maintenant si peur, pensait-elle. Elle avait pris un grand risque, heureusement elle n'avait pas tout perdu. C'était son faible de vouloir tenter beaucoup, de ne pas craindre le danger ; mais c'était aussi son fort de lutter contre tout ce qui s'attaquait à son honneur et à sa race. Bien d'autres succombent à la tentation, se dit-elle, et se relèvent. Non, je ne me laisserai pas aller, mes principes ne me le permettent pas, le sang qui coule dans mes veines est le sang des braves. Le re-

gard fier, Jeanne se releva et envisagea la vie le coeur rasséréné. Laisant planer au loin son regard altier, elle promit à l'avenir la droiture et aux traditions qui lui venaient d'un père chéri, la fidélité.

Le jour suivant Jacques dit à Jeanne :

– Le baron Kenovitch vient d'obtenir la position de maître en chef du département des livres étrangers à la bibliothèque. Il doit entrer en charge ces jours-ci.

Jeanne pâlit. Jacques continua :

– Ce n'est qu'une fantaisie de sa part disent quelques-uns d'entre eux, il n'y restera pas. Il est tenace, leur dis-je et fort versé en cette matière, car il a beaucoup lu. Ce qui me déplaît c'est qu'en tout cela je devrai suivre ses ordres et vous de même, ajouta-t-il en regardant minutieusement sa compagne. Jeanne ne dit mot. Les affaires se compliquaient. Avouerait-elle à Jacques ce qui s'était passé, ou bien affronterait-elle la lutte en brave soldat ? Si elle le lui disait, peut-être douterait-il de sa parole, perdrait-il en elle sa confiance, ou admirerait-il son courage et sa franchise ? Elle se demandait pourquoi le baron avait tant travaillé pour obtenir cette charge. Il aurait maintenant le droit de la renvoyer, ou de lui imposer une besogne trop lourde, et la pauvre enfant pensa à Ludwig. Si elle lui écrivait et lui disait qu'elle était prête à accepter son offre ? Il serait assurément heureux de son retour, car elle avait lu en ses yeux le grand amour qu'il lui portait. Au fond de son coeur elle préférait Ludwig au baron. Elle écrivait à son père pour lui demander conseil, mais non, indépendante, non pas qu'elle ne voulût pas de conseil, seulement la lutte semblait intéressante et elle voulait avoir le plaisir d'en sortir seule et de la meilleure manière possible. Le rose revint à ses joues comme ses idées se multipliaient mais sa bouche ne trahit pas le secret de son âme.

– Comme vous êtes jolie ce soir Jeanne, dit Jacques tendrement. Il me semble que j'ai tant de choses à vous dire, seulement m'écoutez-vous ? J'ai souvent pensé à me fonder un foyer, où parmi les fleurs d'un jardin perpétuel, la plus belle

serait l'épouse de mon choix. J'ai rencontré plusieurs jeunes personnes aimables, mais comme je suis vieux garçon et difficile par conséquent, je n'ai pas encore rencontré celle qui me conviendrait.

Jeanne rit de bon coeur.

Jacques ajouta aussitôt:

—La compagnie présente est toujours exceptée naturellement. A son tour un fin sourire fit ouvrir ses lèvres empourprées, laissant entrevoir deux rangées de belles dents blanches.

—Jacques, vous êtes un grand enfant, parfois j'ai envie de laisser reposer votre tête sur mon épaule, comme font les petits enfants inquiets de l'affection qu'ils demandent.

—Je ne demanderais pas mieux, dit-il demi-sérieux. Puis se retournant: —Jeanne, est-ce que le baron Kenovitch vous dit quelque chose? Tout à l'heure vous avez pâli, lorsque je vous ai appris sa nouvelle position.

—Non, Jacques, il n'est rien dans ma vie. Je lui avais donné mon amitié, il en a abusé, aujourd'hui je la lui retire. Nous ne partageons pas les mêmes principes, nos deux âmes ne parlent pas le même langage. Une perle scintilla sous la frange noire. Jacques comprit qu'elle souffrait.

—Pourquoi Jeanne, ne pas suivre votre première impulsion et laisser votre coeur vous dicter votre ligne de conduite?

—Parce que dans ce cas-ci, ma tête doit guider mon coeur très humain et trop sensible. Il se serait vite attaché à ce baron dont les qualités intellectuelles me captivaient et me retenaient, mais dépourvu de qualités morales, je ne puis guère mettre mon coeur en jeu.

—Alors, il a été insolent envers vous, dit Jacques.

Jeanne n'eut pas la peine de répondre, elle était demandée au téléphone. Lorsqu'elle revint la conversation roula sur un autre sujet. Il fallut discuter les événements du jour qui eurent lieu à la bourse. La baisse se faisait sentir davantage et Jacques qui possédait des parts, devenait inquiet. Jeanne l'aida de son encouragement et le jeune homme se disait qu'il avait devant lui une perle de grande qualité. Alors son expression se faisait

très douce et tout son visage trahissait son état d'âme idéaliste.

—Jeanne, croyez-vous à l'amour?

C'était la seconde fois que cette question lui était posée. Réfléchissant soudain, elle leva la tête et dit en souriant:

—Oui, je crois à l'amour. Lorsque deux êtres s'unissent pour mieux marcher vers l'idéal, lorsque la bonté s'unit à l'indulgence pour adoucir la pente aride, que sur les roseaux épais tige la fleur du dévouement, lorsque le courage faiblissant de l'un est soutenu par l'autre, lorsqu'enfin leurs coeurs se confondent en une même croyance, je crois à l'amour.

Jacques la regarda longuement.

—Il est tard, dit-il, Jeanne, et je penserai à ce que vous venez de me dire. Il la quitta non sans avoir mis sur ses cheveux bouclés un respectueux baiser.

Jamais pensa-t-il personne ne m'a ainsi parlé. Ce soir-là, le ciel offrait au regard attentif un spectacle ravissant. Au firmament une étoile plus brillante que les autres écrivait de ses rayons lumineux le cher nom de Jeanne ou de l'être aimé, selon les yeux des spectateurs.

—Mademoiselle, il nous faut cette classification pour quatre heures aujourd'hui, dit le baron.

—J'essaierai, Monsieur le baron, mais c'est un ouvrage fort long. Je ferai mon possible pour vous satisfaire.

—Il y a un moyen pour l'abréger, il n'en dépend que de vous. Jeanne comprit; sans fléchir, elle dit, vous l'aurez.

Quelle tâche énorme! Ses yeux fatigués étaient bordés de rouge. A peine était-elle rendue à la moitié du travail imposé que déjà deux heures sonnèrent. Seulement si j'étais tout simplement «accommodante», je pourrais diminuer mon fardeau. Aussitôt elle se reprit. Non, je ne dois pas. Elle se livra de nouveau à la dure besogne. Un coup retentit à la porte. Immédiatement elle s'ouvrit, livrant passage au baron qui d'un coup d'oeil se rendit compte de la fatigue que subissait Jeanne.

—Ah! je vois que tout va bien, grâce à votre adresse et à vos capacités intellectuelles, lui dit-il ironiquement. Je savais que

ce n'était pas un travail au-delà de votre intelligence.

Jeanne rougit et continua son travail.

—N'oubliez pas que tout doit être prêt à quatre heures précises. Et souriant, il sortit.

Il l'aura, pensa Jeanne, et cette fois encore, il ne m'aura pas conquise.

De fait, à l'heure dite, le baron vint chercher son ordonnance. Jeanne lui remit le travail, impeccable et complet. Le baron resta muet et quelque peu surpris. Il s'était attendu à ce que la jeune fille vînt le prier de retarder l'heure de la livraison, au lieu de cela, elle avait fait un effort surhumain et l'avait remis au temps fixé. Décidément, se dit-il, j'aurai de la peine à la vaincre.

—Merci, Mademoiselle, je suis heureux de vous féliciter de votre beau travail. Nous aurons demain une recherche spéciale à faire et je compte sur votre bon vouloir et votre amabilité. A propos, ce soir nous organisons une partie de théâtre et je suis convaincu que votre présence serait appréciée.

Jeanne lui lança un coup d'oeil rapide et répondit froidement :

—Je regrette, ce soir je suis engagée et celui qui m'accompagne est un jeune homme en qui je puis avoir confiance, ajouta-t-elle à demi-voix.

Le baron fit mine de ne pas comprendre. Sèchement il dit :

—Dès votre entrée demain, venez à mon bureau. Ne craignez rien, Jeanne, je suis là pour vous protéger.

—Ou vous déshonorer, dit Jeanne, entre ses dents.

A son arrivée chez elle, Jeanne trouva une lettre dont elle ne put reconnaître l'écriture. Sans précipitation, elle l'ouvrit. Son coeur battit plus vite à mesure qu'elle lisait. Carl lui apprenait la mort subite de sa chère mère et venait demander à l'amie des jours heureux un peu de consolation. Depuis qu'ils s'étaient quittés, il avait souffert et il voulait renouer leur ancienne amitié, il avait tant besoin d'elle. Jeanne sentit son coeur se déchirer. Tout son amour pour Carl n'était pas totalement endormi, et à cette heure poignante, il se réveillait brus-

quement. Dans une humble prière, elle demanderait au Ciel de donner à l'ami premier, le baume consolateur, et de verser sur lui, l'huile pénétrante du courage qui fait la race des forts. Et dans un élan spontané elle se mit à écrire à l'infortuné jeune homme. Pourtant, elle ne pouvait reprendre une amitié qu'elle avait eu tant de peine à détruire, car alors, elle avait fait un appel suprême à ses principes les plus profondément ancrés et à toute sa foi vivante de jeune Franco-américaine. Sa lettre fut d'une sympathie délicate qui alla droit au coeur éprouvé. Elle lui laissa entendre qu'elle ne pouvait point entretenir une correspondance régulière avec lui, et qu'à New York, elle s'était éprise d'un jeune homme de langue française. Elle lui souhaitait qu'il rencontrât l'épouse qui saurait le rendre parfaitement heureux, en ensoleillant de son sourire et de sa bonté les nombreuses années qui lui étaient destinées.

Ce soir-là, Jacques tout rayonnant de gaieté, vint chercher Jeanne. Les Chevaliers de Colomb donnait une danse fantaisie uniquement pour ses membres et leurs compagnes. Tous deux partirent. Jeanne se livra à la joie de vivre tout en gardant en sa pensée l'image affligée de Carl.

—Jeanne, dans deux mois, je pars en vacances, mais cette fois, je n'irai pas à Old Orchard, car je sais bien que je ne vous y rencontrerai pas. Je pensais diriger mes pas vers les magnifiques lacs et forêts du Maine. Depuis longtemps, je désire faire une promenade en cette partie du pays. Et savez-vous ce qui rendrait le voyage plus beau encore? Je vous laisse deviner.

—Ce serait d'avoir avec vous un compagnon, dit Jeanne, taquine.

—Oh! oh! je crois que je préférerais une compagne, quel qu'un qui vous ressemble, dit Jacques.

—Alors, faisons nos plans pour les vacances. Et comme deux enfants longtemps ils causèrent de leur course à travers la campagne, de leurs promenades sur l'eau sous un ciel bleu et un soleil bienfaisant, ou sous le regard blafard de Phoebée, chantant la dernière ballade d'Irving Berlin.

Dans un grand fauteuil capitonné, la tête renversée sur le haut dossier, une jambe pendante sur le bras du fauteuil, une cigarette presque éteinte, dans l'ombre, au son de la radio jouant: «Fais-moi Rêver», morceau favori de Jacques, celui-ci songeait. Il était temps de se fonder un foyer et de plus en plus, Jeanne lui paraissait l'idéal entrevu. A ses côtés il se verrait sans doute obligé d'accomplir ses devoirs religieux qu'il avait quelque peu négligés, cela ne l'astreindrait pas trop, pensa-t-il, et il souriait. De plus l'âme aimée saurait bien se rendre à ses moindres désirs et dans l'ombre de l'appartement voltigeaient des petits anges à têtes blondes et brunes. Le sommeil de Jacques fut hanté de visions angéliques.

II

—Bonjour Monsieur, dit Jeanne en se présentant au bureau du baron. Elle le regarda sans broncher.

—Venez, ma chérie, dit-il câlinement, asseyez-vous près de moi. Jeanne se plaça sans rien dire.

—Aujourd'hui j'aurai le grand bonheur de vous avoir auprès de moi. Comme votre petit air indépendant vous rend séduisante. Et sa grosse main effleura les cheveux de Jeanne. Elle se soustraya à sa caresse. Un peu froissé il ajouta:

—A l'avenir, il faudra être plus gentille, car ma petite Jeanne n'ignore pas que j'ai presque le droit de vie ou de mort sur sa jolie tête brune. Mais n'ayez crainte, je ne voudrais pas en abuser. Seulement, ne soyez pas aussi poltronne, on dirait que tout vous fait peur, quoique je sache qu'une première visite chez moi n'a soulevé en vous aucun sentiment de crainte. Et il rit sataniquement. Jeanne rougit sous l'allusion, mais se contenta. Puis elle ouvrit la bouche et dit:

—Quel est le travail que je dois entreprendre?

—Ah!, j'oubliais. Vos yeux si charmants m'ont fait perdre la mémoire. Voici. Sûrement Jeanne serait prise toute la journée. Elle conquiert ses nerfs agités, et sans enthousiasme, toujours sur le qui-vive, elle se mit à l'oeuvre. Le baron de son côté

sembla s'occuper mais son oeil inquisiteur ne perdait pas Jeanne de vue une minute. Dans l'après-midi, Jeanne se sentit fatiguée. Son visage devint pâle et sa main trembla. Elle s'évanouit. Le baron accourut aussitôt et transporta la jeune fille dans son appartement privé. Il lui versa quelques gouttes de cognac qui ravivèrent ses lèvres décolorées. Dans le grand bureau, un jeune homme attendait depuis quelques minutes. En quête du baron, brusquement la porte s'ouvrit et Jacques apparut le visage courroucé, inquiet et bouleversé. Appuyée sur l'épaule du baron, reposait celle qu'il aimait. Alors, elle le trompait. Indigné et furieux, il regardait l'un et l'autre et ses yeux lançaient des éclairs. Elle qu'il croyait sincère, qui tant de fois lui avait raconté ses luttes pour la conservation de sa foi et de ses moeurs, elle, dont il admirait la droiture et l'amour filial, elle, qu'il pensait faire son épouse, elle était là entre les bras du baron, d'un fourbe et d'un dégradé. Non, c'était trop, toutes ses illusions s'écroulèrent, il voyait son plus beau rêve fondre sous le voile qui couvrait ses yeux, car de grosses larmes semblables aux commotions d'une chute inondaient son visage défait.

Devant tant de douleur, le baron se sentit ému. Prenant Jacques par le bras, il le conduisit auprès de Jeanne.

— Veillez sur elle, dit-il, et continuez à verser entre ses lèvres bleuies, le cognac tonifiant, vous comprendrez alors, pourquoi sa tête alourdie reposait sur ma vieille épaule.

Jacques comme un somnambule fit comme on lui dit et lorsque Jeanne ouvrit les yeux une seconde fois, c'était le visage du jeune homme devenu calme sous les paroles de vérité dites par le baron sur un ton demi-triste, qu'elle entrevit. La porte se referma et le baron reprit le travail où Jeanne l'avait laissé.

La jeunesse se rit de la douleur. Le lendemain, Jeanne était sur pied et avait oublié l'incident de la veille. Elle relisait pour la troisième fois une longue lettre de Ludwig qui lui racontait le succès qui l'entourait. Il était parfaitement heureux, sauf

qu'il lui manquait la présence de Jeanne. Il était encore temps pour qu'elle vint le rejoindre, mais disait-il, éloigné de vous, comment faire compétition à l'ami Jacques. Il gardait toujours l'espoir, et il espérait convaincre Jeanne et lui faire partager ses idées voltairiennes. Il avait inclus un petit livret de sa composition contenant diverses pensées philosophiques, qui amusaient fort Jeanne. Certes, il aurait été mortifié de la voir ainsi s'amuser à ses dépens, c'était fait avec tant de spontanéité qu'il n'aurait tout de même pas pu lui en tenir rancune.

—Le cher Ludwig, il ne changera jamais. Il s'imagine qu'il ferait toujours beau, si j'étais là, et par-dessus le marché, il désire m'apprivoiser à sa logique.

Le soir lorsque Jacques vint la chercher, elle lui montra la lettre de Ludwig. Il était un peu mal à l'aise, il lui semblait que Jeanne avait lu sur son visage tous les sentiments qui avaient traversé son âme lorsqu'il se tenait debout, muet, devant la scène d'hier. Que lui dirait-elle? Serait-elle blessée de voir qu'il avait pu douter d'elle un seul instant? Chaque phrase que Jeanne prononçait lui paraissait une accusation. Toute la soirée il s'attendait à quelque reproche, mais l'incident faisait partie du passé et Jeanne aimait l'avenir, son esprit large pardonnait volontiers et lui donnait une compréhension plus grande de la nature humaine.

—Jeanne, aimeriez-vous à aller au café de nuit? Vous n'êtes jamais allée sans doute, ici à New York?

—Oui, cela me ferait plaisir. Et quand irons-nous?

—Le soir de l'Hallowe'en.

Jeanne si droite ne se faisait pas de scrupules. Elle accompagnerait volontiers Jacques et saurait garder sa tête. D'ailleurs, depuis son jeune âge, comme toutes ses soeurs d'ailleurs, elle avait été habituée à se débrouiller seule, et si parfois quelques-unes ont le malheur de tomber, un grand nombre sont immunisées contre l'excès du plaisir, par les luttes qu'elles ont eu à soutenir contre les tempêtes qu'offre la vie. Et Jeanne qui aimait le plaisir, était en joie à la pensée de sa soirée prochaine.

Depuis quelques jours, le baron se montrait distant et indépendant. Jeanne travaillait plus à l'aise. Elle se méfia tout de même un peu de son attitude nouvelle. Y avait-il quelque secret complot ou tout simplement abandonnait-il la partie? Ces jours tranquilles remettaient la quiétude dans son âme, pour elle le soleil semblait plus beau et ses rayons plus chauds.

Un soir, en revenant de son travail, elle trouva sur son bureau une lettre de grand format. Elle y reconnut l'écriture de sa tante. Sans tarder, elle l'ouvrit. Avec beaucoup de délicatesse, la tante lui annonçait que son cher père était devenu subitement aveugle. Elle avait toujours retardé à le dire, espérant avoir de meilleures nouvelles à lui donner. Les médecins avaient tout fait pour prévenir le triste dénouement. Le pauvre père n'avait pas voulu qu'on la prévînt auparavant, il espérait toujours un mieux sensible. Et la tante continuait, disant à Jeanne de ne pas s'alarmer, que le père chéri avait en elle un soutien dévoué et aimant, et que seuls tous les deux, avec les économies faites, ils pouvaient vivre sans trop d'inquiétude. Le père éprouvé était chrétien, et sa grande foi l'aidait à supporter la cruelle épreuve. De son côté, la tante était très bonne et Jeanne savait que son dévouement était inlassable. Petite, elle en avait tant bénéficié.

Cette fois, Jeanne sentit son courage presque défaillir. Son père chéri était si péniblement éprouvé. Elle redoublerait de tendresse et d'égard à son endroit. Elle lui écrivait des lettres plus longues et plus gaies afin de briser la monotonie des heures toutes semblables. Maintenant, elle avait hâte à l'été pour aller se blottir tout près de lui et sentir la chaleur si douce de sa main d'infirme. Mais la nuit son âme était inquiète. Alors elle se disait, je travaillerai davantage et j'accumulerai davantage pour offrir à celui que j'aime, tout le superflu possible. Le lendemain, elle écrivit une longue lettre toute chaude de sa filiale affection au père attristé.

Le baron rencontrant Jeanne dans le corridor, s'aperçut que les jolis yeux avaient pleuré. Sympathiquement, il s'informa

de la cause de ces cernes rouges. Jeanne lui raconta comment son père était devenu aveugle. Très affectueusement il voulut la consoler et lui offrir des distractions. Un moment, Jeanne faillit accepter ses offres alléchants, mais se souvenant du hasard encouru, résolument elle le remercia, lui laissant entendre qu'il était impossible pour elle, d'accepter ses offres généreuses. Un peu contrarié, il ajouta :

— J'avais pensé vous offrir une position plus lucrative que celle que vous occupez dans le moment, cela j'imagine vous serez assez raisonnable pour l'accepter, enfin, c'est en votre intérêt que je travaille.

— Puis-je savoir en quoi consiste cette nouvelle position ?

— Oui, Mademoiselle, vous auriez l'honneur d'être ma secrétaire privée à \$100.00 par semaine. N'est-ce pas que c'est joli ?

Le baron partit non sans avoir salué profondément Jeanne qui resta stupéfaite de l'offre si inattendue.

Si j'accepte, pensa Jeanne, je pourrai aider davantage mon père et réaliser mon but, je pourrai ainsi adoucir son malheur. Et son coeur était en joie. Puis envisageant l'autre côté de la médaille, elle vit combien elle serait à la merci d'un homme rusé pour qui, vivre était l'entière satisfaction de tous les désirs de l'être. Prise en cet engrenage, il serait difficile d'en sortir, pouvait-elle compter sur une force invincible sans l'intervention de la Providence ? De gros nuages noirs l'enveloppèrent et il fit bien sombre en son coeur. La lutte se poursuivait. Jusqu'à présent, elle n'avait point souillé le sang pur de sa race et les traditions résonnaient encore claires et vibrantes en son âme de jeune fille. Sa décision fut bientôt prise. Elle n'accepterait pas la proposition du baron. Sans doute, il serait blessé en sa qualité d'homme supérieur et autoritaire, qui obtient toujours ce qu'il veut et peut-être aussi la mépriserait-il pour avoir dédaigné une offre si avantageuse à son point de vue.

Tout ceci fut pensé en quelques secondes.

— Eh, bien, Mademoiselle Jeanne, ce matin vous m'apportez

une réponse affirmative, dit le baron, en scrutant le beau visage qui se penchait devant lui.

— Mes sincères remerciements vous sont acquis, Monsieur le baron, mais après réflexion faite, je préfère garder ma position présente.

Furieux, le baron se leva et saisissant Jeanne par les épaules, lui dit: «Sotte», puis il sortit.

Jeanne revint à son travail secouée et énervée. Elle s'attendait d'être remerciée de ses services. Faisant appel à tout son courage, elle continua la recherche entreprise le matin même. La journée se passa sans événement grave et le soir, c'est à Jacques, l'ami des beaux et mauvais jours, qu'elle raconta les péripéties des dernières heures et l'inquiétude rongearde de perdre sa position.

— Jeanne, ayez confiance, gardez tout votre courage, ayez recours à la Providence, dit Jacques.

C'était la première fois que Jacques nommait la Providence, qu'il semblait y penser. Est-ce qu'elle aurait éveillé en lui une religion latente et lui-même, en ses heures de détresse, avait-il songé à invoquer l'aide d'un Etre suprême? Oh! comme ce mot, sorti des lèvres de Jacques le rapprochait d'elle. C'était déjà un baume qui coulait suavement sur son coeur meurtri. Elle sentit toute sa chaude sympathie et le désir qu'il avait de l'aider.

— Voici, dit Jacques, aujourd'hui, Monsieur Stewart, un des syndics de la bibliothèque a reçu une lettre d'un ancien ami lui demandant s'il pouvait lui recommander un bon homme qui puisse commencer la fondation d'une bibliothèque publique à Rumford, Maine. C'est dans votre Etat, cette ville, Jeanne? Alors il me parla du projet, et vraiment, il me plaît. Seulement, il m'en coûterait de vous laisser seule, car je vous aime beaucoup, plus que vous ne le croyez. Gentiment, il caressa la fine chevelure de la jeune fille. Puis, ajouta-t-il aussitôt, c'est une entreprise qui vaut la peine, et j'accumulerai suffisamment pour me faire un gentil petit nid bien chaud. Là, je m'éloigne de mon sujet, et puis, je partirais dans deux mois, il

faut que je termine mon terme ici, et après, que je collectionne les livres nécessaires à la fondation de la nouvelle bibliothèque. Et vous, Jeanne, que pensez-vous de Jacques et de son ambition?

—Je suis très contente pour vous, dit Jeanne, je ne puis m'empêcher de ressentir la peine que me causera votre départ, car vous avez été toujours gentil pour moi. Votre avenir avant tout, et je crois que M. Stewart n'aurait pas pu faire un meilleur choix, ajouta-t-elle, avec son franc sourire.

Jacques la regarda avec amour. Il était heureux de voir qu'elle partageait son enthousiasme. Jeanne m'aime-t-elle vraiment, se demanda-t-il intérieurement.

Et pendant qu'il regardait au loin, à travers l'espace, Jeanne le tirant de son rêve, dit:

—Vous vous rendrez à Lewiston, Jacques, en vous rendant à votre nouveau poste, j'aurais tant de choses à leur dire, qu'à vous seul, je désire confier. Ceci fut dit avec une note triste dans la voix qui n'échappa pas à l'ami présent. Alors, sans parler, il lui prit les deux mains dans les siennes et ils se comprirent.

—Dans deux mois je serai parti, dit-il, à demi-voix. Puis, tournant la tête vers la fenêtre entr'ouverte, son oeil clair et franc scruta l'avenir.

—Jeanne, dit-il, viendrez-vous me rejoindre un jour? N'osant la regarder, il attendit une réponse.

—Demain, je vous donnerai une réponse, Jacques, après avoir réfléchi auprès de la statue de la Vierge. Lorsqu'ils se quittèrent, une lueur d'espoir animait la physionomie du jeune homme, tandis que les yeux de Jeanne trahissaient un bonheur indicible.

Le lendemain Jacques vint chercher sa réponse. Il désirait le bonheur et de se sentir aimer de Jeanne lui donnerait du courage. Si elle allait le décevoir, même lui faire mal. Al-lons, pas de chimère et entrons.

—Et puis, dit Jacques sans préambule.

Jeanne sourit et dit:

—Je garde votre amitié et un jour Jacques, ami fidèle, je viendrai.

Il l'enserra dans ses bras forts, Un long silence suivit, car deux coeurs se comprennent mieux sans paroles et sans bruit.

Le moment du départ vint. Jacques, chargé de transmettre au père de Jeanne, mille choses, trouva le fardeau léger, car il était bien protégé en son coeur aimant. A peine les vestiges de la fumée noire sillonnaient les cieux que Jeanne restait sur place parmi la foule affairée.

LE GRAND COMBAT

Depuis trois jours, Helen Smith occupait la chambre voisine de celle de Jeanne. C'était le type de la jeune mondaine et malgré ses trente ans, son visage, que de grands yeux noirs éclairaient, gardait une certaine fraîcheur des vingt ans. Les veillés ne se comptaient plus. On se rencontra à la table commune et après quelques heures de connaissance, Helen s'intéressa à Jeanne. Un jour qu'il y avait congé, Helen invita Jeanne à l'accompagner chez une amie. Jeanne refusa. Elle trouvait Helen un peu incompréhensible, ses manières cachées la rebutèrent. Mais elle exerça sur Jeanne une sorte de magnétisme, auquel la jeune fille ne fut pas indifférente. Elle apprit plus tard, que Helen était orpheline de mère depuis son bas âge. Elle était Américaine et avait été élevée par une vieille tante qui ne sut jamais la comprendre ce qui arriva que l'enfant grandissant, suivit tous ses penchants, bons et mauvais. Aujourd'hui, elle croyait entièrement à la vie large, et pour elle le bonheur parfait consistait à n'avoir aucune bride, aucune retenue. A cette nouvelle école, quelle serait l'attitude de Jeanne?

Helen avait les cheveux roux, ce qu'on appelle «auburn». Grande et élancée, ses yeux noirs encavés, son nez aquilin, la bouche un peu grande, elle était attirante, elle possédait surtout un magnétisme frappant. Il était difficile de lui résister. «Presque toujours», disait-elle un jour, en souriant, «j'obtiens

ce que je veux.» Le jour et la nuit, elle sortait et n'avait semblé-t-elle aucune position ouvertement assignée. Rarement parlait-elle de son passé. Elle savait se rendre aimable et j'ajouterai qu'elle était sûrement psychologue. Elle s'éprit de Jeanne. Mais elle irait lentement et essaierait de prendre l'oiseau au vol. Un soir au souper, Helen manquait. Personne ne s'inquiéta. Vers onze heures on entendit des plaintes venant du côté de l'escalier. Jeanne se leva, et quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver accroupie dans le bas, Helen, portant au front une coupure d'où jaillissait un sang jeune et vigoureux. Avec empressement on transporta la jeune fille sur son lit, lui prodiguant les soins d'urgence. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle sourit, mais ses yeux voyaient encore la scène et tout au fond, une lueur de tristesse et de vengeance se mêlait. Jeanne prit place auprès de la malade et attendit qu'elle parlât. Mais les mots ne vinrent pas et Helen ferma de nouveau ses grands yeux. Plusieurs heures s'écoulèrent et Jeanne ne quitta pas la chambre. Peut-être que sa compagne aurait besoin d'elle; sûrement une scène affreuse avait dû avoir lieu, car encore dans son sommeil, la malade se crispait et faisait des contortions, articulant des mots incompréhensibles. Vers les trois heures, Helen ouvrit les yeux et regarda Jeanne.

— Etes-vous mieux, Helen?

Celle-ci sourit et ne dit mot.

— Que peut-on pour vous?

— Rien, répondit la malade. Retirez-vous et merci. Je préfère être seule. Merci.

Jeanne se retira. Sans doute, pensa-t-elle, une querelle d'amoureux. Cela reviendrait. A peine avait-elle fermé la porte qu'elle entendit ces mots:

— Non Richard, pas elle, pas elle.

Jeanne accourut, mais en arrivant rien d'anormal la frappa. Helen divaguait, c'était tout. Sachant sa présence inutile, elle revint à sa chambre et se mit au lit. Avant de partir pour son travail, elle vint tout doucement frapper à la porte de son amie. Comme elle ne recevait pas de réponse, elle entra. Le lit était

désert et l'oiseau s'était enfui. Enfin, c'était un peu bizarre, mais ce n'était tout de même pas de son affaire. Jeanne partit. Au souper, on se rencontra. Le visage de Helen ne marquait plus aucune suite fâcheuse de l'accident d'hier, toutefois, elle fut taciturne et ne parla que pour répondre aux politesses qui lui étaient faites. Elle sourit à Jeanne, mais évita de lui parler. Alors Jeanne comprit qu'il fallait laisser le passé prendre soin du passé.

Les jours paraissaient longs à l'enfant éloignée. Jacques pourtant lui écrivait régulièrement, et ses lettres pleines d'affection et d'enthousiasme réchauffaient le cœur de Jeanne, mais son absence la faisait souffrir. Le baron de son côté la voyant seule et soupçonnant son ennui, se rendait des plus aimables et cherchait à l'attirer par ses délicatesses sans nombre. Jeanne résistait toujours, mais son courage voulait parfois perdre de sa fermeté. C'est alors qu'elle arrêta ses pas sur le seuil d'une église et qu'elle allait tremper son énergie dans l'eau salubre d'une prière fervente. Longtemps elle restait agenouillée et ce n'est qu'après avoir mûri sa pensée, qu'elle reprenait le chemin du travail ou de la maison. Souvent elle s'ennuyait, pourtant New York offre le plus de distractions, au milieu de tant d'éclat elle restait indifférente, son âme voltigeait au-delà des gratte-ciel. Depuis une semaine, Helen n'était pas entrée dans la maison. Oh, il y avait bien d'autres pensionnaires, mais Jeanne ne sympathisait pas avec elles. Helen était partie sans rien dire, personne ne savait où elle était allée. Reviendrait-elle bientôt, ou était-elle en voyage pour longtemps? Sa chambre n'était pas à louer, c'est donc qu'elle pensait revenir.

Un soir, Jeanne en revenant d'une sortie, trouva assis au salon, Helen chiquement vêtue et avec elle un grand jeune homme élégant. Comme elle allait passer sans regarder, Helen l'appela.

— Jeanne, je désire vous faire faire une nouvelle connaissance. C'est un de mes bons amis, Monsieur Russell, Mlle Lacombe.

—Très heureux, Mademoiselle, dit le jeune homme, parlant le français avec un petit accent anglais.

Il est superbe, pensa Jeanne, avec sa petite moustache brune et ses yeux gris rêveurs. Ce dernier regarda Jeanne avec intérêt et d'un air approbateur. Helen souriait.

Jeanne se retira et Helen continua l'entretien avec Russell.

—Oui, disait-il, il faudra la conquérir. Elle est jolie et fera très bien l'affaire. Il fit alors un clin d'oeil que comprit facilement Helen.

—Laissez-moi approcher l'oiseau farouche. L'aimant attire toujours et vous savez que je n'en manque pas.

—Je l'inviterai à une danse, vous me tiendrez au courant pour savoir quel effet j'ai produit chez elle. Ensuite, j'agirai en conséquence.

Vers minuit on frappa à la porte de Jeanne.

—Entrez, dit Jeanne.

Helen ouvrit légèrement la porte et se faufila. Savez-vous, dit-elle, vous avez charmé le coeur de Russell ce soir. Après votre départ, il n'a fait que parler de vous. Je deviens jalouse, dit-elle riant. Et vous, que vous semble-t-il?

—Oh! il est charmant et j'aime ses yeux gris verts. Il est sûrement un beau type.

—Il me demandait ce soir si vous aimiez la danse. Il est ainsi très vif en affaire, mais il est gentleman.

Jeanne ne répondit pas tout de suite.

—Mais n'est-il pas votre ami?

—Oui, dit Helen, mais un ami ça se prête, à vous surtout. D'ailleurs, j'en préfère un autre. Alors soyez très à l'aise avec lui.

—Nous verrons, ajouta Jeanne. Et maintenant, sauvez-vous que je dorme, la nuit porte conseil.

Le silence se fit dans la chambre, et Jeanne alla consulter les anges. Helen se renferma chez elle et téléphona à Russell, disant: «La réponse n'est pas positive, toutefois, rien de négatif. Alors, je crois que nous y parviendrons.» Russell ajouta quel-

ques mots que Helen ne répéta pas, mais un sourire caressait sa lèvre vermeille.

— Jeanne, j'ai une invitation à vous transmettre. Jeudi soir prochain, nous avons une petite réunion intime chez l'ami Russell. Vous comprenez qu'il serait très heureux de votre présence, car vous lui avez plu dès le premier instant. On compte sur vous. Faites-vous belle pour ce soir-là, ce sera une soirée dont vous garderez longtemps un bon souvenir. Sur ces paroles, Helen en un bond sortit, non sans avoir scruté le profond regard de Jeanne.

Jeanne continua de ranger son appartement tout en songeant à l'alléchante invitation qu'elle venait de recevoir. Son cœur vit Jacques dans un nuage. Le temps, lui assurait-il, passait vite malgré leur séparation. Il manquait sa présence, assurément, mais il était si affairé, qu'il avait tôt fait d'avoir raison de l'ennui. Et Jeanne pensait, son amour n'est plus aussi ardent, son âme perd de sa généreuse vivacité, il s'éloigne pas à pas. Pourquoi de mon côté, lui garderai-je une fidélité irréprochable? Le démon de l'ennui semait l'ivraie et encerclait en ses griffes poignantes l'âme ébranlée de l'enfant qui souffrait. Les pages des ans passés se déroulaient lentement et elle se revoyait aux premières luttes et la couronne de laurier ornait son front droit. Ses forces s'usaient à la lutte. Alors elle se livrerait entièrement à l'influence païenne qui l'entourait. C'était une tentation. Dans la partie supérieure de son âme, elle voyait le chemin étroit et droit tracé jusqu'à l'horizon où siégeaient les rois forts de sa race et de sa langue. Suivrait-elle leur éloquent exemple ou enfant d'une éducation mixte la mollesse l'ensevelirait-elle? Elle était Franco-américaine, mais elle était aussi humaine.

— Jeanne, n'oubliez pas de nous préparer quelques morceaux de votre répertoire pour jeudi prochain, car il y aura là un monsieur, nommé Craft, directeur de la Metropolitan Opera House. Je suis sûre que votre voix l'intéressera, ce serait peut-être une bonne occasion pour vous. Il est toujours à la recherche de quelque étoile. Je vous vois interprétant le rôle de

Marguerite de Faust, vous seriez ravissante.

Ces quelques phrases décidèrent Jeanne à accepter l'invitation. La musique était son rêve. Si par hasard Helen prédisait un heureux événement. Et toute à la joie, elle choisissait les numéros les mieux sus de son répertoire. Elle mit au moins une heure à faire son choix. Puis elle alla au salon s'essayer sur le piano. Il n'y avait personne en ce moment, et Jeanne pleine d'enthousiasme chanta: «Connais-tu le pays...» et garda pour le dernier l'Ave Maria de Gounod. Ce fut non seulement une chanson que sa voix souple modulait, ce fut à la fois une prière partie d'un coeur humble et que l'écho transporta délicatement jusqu'au ciel.

II

Une lettre de Jacques arriva le jeudi matin. Elle était pleine de projets pour les deux. Bientôt il espérait pouvoir élever la maison de ses rêves pour y déposer la fée qui lui avait ravi son coeur. Il voyait souvent le père de Jeanne et ensemble ils causaient de l'absente. Le vieux père laissait couler de ses yeux éteints les dernières perles de son amour paternel et dans un élan spontané, il serrait la main de Jacques sans rien ajouter. Alors Jacques forçait son imagination et sa mémoire pour raconter une plaisanterie qui amènerait le sourire aux lèvres du vieillard. Jacques rencontra bien des filles qui lui firent les yeux doux, une fois ou deux il avait accompagné l'une ou l'autre, mais son coeur était retenu par des liens plus forts que ceux noués par la légèreté d'une passion passagère. Il attendait le retour de Jeanne et il s'effectuait sitôt qu'il serait en condition de se marier, car malgré que Jacques appartint à une famille riche, il avait beaucoup dépensé et aujourd'hui, il pensait davantage à économiser. Il avait alors vingt ans et la vie lui souriait. Aujourd'hui son âme était pleine d'ambition et il envisageait la vie sous un ciel sans nuage, depuis que l'amour avait fleuri en son coeur de jeune homme.

Jeanne se sentit ranimée sous le souffle de l'amitié. Toute sa

physionomie rayonna et lorsque Helen vint lui demander si elle était prête, elle trouva Jeanne rieuse, assise, tenant dans sa main, la lettre de Jacques.

—Mais vous n'êtes pas prête Jeanne, dit Helen étonnée.

—Je le serai dans dix minutes.

—Russell nous attend et à cause d'une lettre vous retardez tout le monde, ajouta Helen d'un air froissé.

—J'y suis, j'y suis.

Quelques minutes plus tard, Jeanne toute rose sous l'énervement de la hâte, revint vers Helen et Russell. Elle était très jolie dans sa robe jaune pâle qui contrastait et faisait ressortir ses yeux d'ébène. Russell ne put s'empêcher de jeter vers la nouvelle arrivée un regard d'admiration. Tous trois partirent. Jeanne savait qu'elle allait avec Helen et Russell rencontrer des amis, c'était tout. Longtemps ils parcoururent la ville, finalement, ils s'arrêtèrent devant une grande maison de brique, sombre, à peine un filet de lumière trahissait la présence d'êtres animés. La voiture s'arrêta et Helen précédant vint sonner trois légers coups au mur de pierre. Immédiatement, un valet apparut et sans rien dire, introduisit le petit groupe dans une large pièce aux hautes fenêtres. Il n'y avait personne. Est-ce assez étrange, pensa Jeanne, personne vient à notre rencontre. Sans doute on viendra. Puis la porte s'ouvrit et trois messieurs entrèrent. Ils ne venaient certainement pas de l'intérieur car ils avaient encore leurs paletôts et leurs chapeaux. Helen semblait connaître ces hommes. Jeanne suivait leur conversation, trop souvent leur voix étaient basses et elle perdait plusieurs phrases, ce qui l'ennuyait beaucoup. Russell lui détaillait l'architecture de l'édifice, faisait valoir la richesse des décorations, entretenait Jeanne en cherchant à captiver son attention, regardant parfois l'heure et lorsqu'il voyait Jeanne un peu pensive, il disait d'un beau sourire, tous les amis seront ici dans un instant, nous nous réunissons souvent, et vous ne savez pas combien je suis heureux de vous présenter à l'élite de New York.

Vers dix heures, on jouait aux cartes. Jeanne s'était laissée

un peu grisée par les cocktails renouvelés. L'occasion fait le larron. Mais Jeanne ne perdit pas complètement la tête. Helen qui gardait un sang-froid imperturbable jeta un regard vers Jeanne et dit :

—Ma petite Jeanne, venez avec moi.

La jeune fille se leva et suivit. En arrivant près d'une porte close, elle entendit des voix féminines qui semblaient toutes parler à la fois.

La pressant gentiment, Helen dont les yeux étaient diaboliques, la fit entrer et ajouta :

—Faites comme on vous dira.

Jeanne ouvrit de grands yeux, se dégrisa, et comprit. Son âme se révolta. On n'avait même pas pensé qu'elle put avoir des principes d'honnêteté, qui lui avaient été transmis de génération en génération et que son âme, malgré des heures de faiblesse, avait été lavée dans un sang royal. On oubliait que sous une apparence fragile, son âme était de fer et sa volonté rehaussée par la lutte, voulait encore sortir victorieuse de l'impiété qui assiégeait de nouveau la forteresse si chèrement érigée pour la défense de sa foi et de sa race. En une prière muette elle invoqua le ciel. Ramassant toutes ses pensées, elle réfléchit un instant, puis s'efforçant de sourire, dit :

—Je comprends, vous pouvez descendre, je ferai tel qu'il me sera dit. Puis elle regarda autour d'elle, huit jeunes filles étaient là dont le front était dénudé de pudeur. L'une d'elles s'approcha et murmura quelque chose à l'oreille de la nouvelle venue. Elevant la voix on entendit : «J'ai tout laissé dans l'antichambre» et sans attendre de réponse, la porte s'ouvrit et courant, Jeanne vint se heurter à une petite porte qui aboutissait sur le balcon, elle en descendit l'escalier de sauvetage et affolée, se mêla à la foule. Son visage était livide, ses lèvres dépourvues d'un sang généreux, ses yeux ne distinguaient rien. Combien de temps elle alla ainsi à travers les rues, elle n'aurait pu le dire. Était-elle démente? Non, elle était tout simplement affaiblie par la lutte. Le vertige la prit, elle tomba.

Un soleil radieux depuis longtemps promenait ses gais rayons

sur un lit tout blanc d'hôpital. Un visage souriant se penchait vers la malade qui ouvrait les yeux pour la première fois depuis deux jours. Reprenant ses sens, Jeanne demanda ce qu'elle faisait là. La garde-malade lui raconta qu'on l'avait amenée là, un soir, sans pouvoir dire qui elle était, ni d'où elle venait, car elle avait été trouvée gisant sur le pavé par un passant qui la fit reconduire à l'hôpital. Jeanne se rappela le terrible soir et ferma les yeux sans parler. Seulement, un pli creusait son joli front blanc. Toute la journée elle demeura ainsi. Un soir on lui annonça la visite de Helen. Jeanne refusa de la voir. Russell lui envoya des fleurs, le baron même vint effleurer de sa lèvre desséchée, les doigts fins de la jeune malade, car au fond, il avait beaucoup d'admiration et de respect pour la jeune Franco-américaine. Mais Jeanne resta insouciant à toutes leurs attentions. Son esprit était retenu captif mais son âme volait légère au-dessus du tumulte qui secouait l'humanité déchuée. Elle retournerait vers son père, entourée de sa chaude affection, elle referra ses forces en charmant sa vieillesse de son sourire et de sa gaieté.

Le jour suivant le baron le coeur joyeux, vint auprès de Jeanne.

—Ma chère enfant, dit-il, j'ouvre ma maison d'été à Hampton Beach, venez donc vous y reposer. Mon valet sera à votre disposition, et dans quelques semaines votre santé sera refaite, grâce au bon air et aux bains tonifiants de la mer.

—Vous êtes bien bon, toutefois, j'avais pensé retourner à Lewiston, parcourir nos lacs et nos forêts, tout en bénéficiant de l'air salubre que nous offrent nos nombreux pins.

—Jeanne, j'ai pour vous de l'admiration, et s'il m'était possible d'effacer en votre souvenir, la trop juste opinion que vous avez à mon sujet, je serais le plus content des hommes. En acceptant ma sincère invitation, vous me prouveriez que vous avez quelque confiance en moi.

Jeanne sourit.

—Monsieur le baron, je garderai de vous le meilleur des souvenirs, celui de votre générosité présente et passée.

—Merci, Mademoiselle.

Il introduisit sous l'oreiller sa carte parfumée.

—Père, c'est moi qui te reviens.

Le père sourit, et à travers la nuit, il vit sa fille chérie. Un long silence régna entre les deux êtres aimés. Le père pressait la main de son enfant, tandis que la jeune fille laissait couler silencieusement deux larmes de sang. Jeanne voulut égayer la maison de son rire joyeux, le pauvre père n'entendait que la voix sautillant de cascade en cascade, et ses lèvres s'entr'ouvrirent sous l'effet du sourire. Les heures furent douces et les têtes-à-têtes nombreux. Jeanne lui apparut plus belle encore, ornée de la palme de la victoire. De ses doigts merveilleusement habiles, il détailla la physionomie de son enfant. Ses yeux clos en saisirent toutes les nuances, la force de la volonté et l'énergie de l'âme avaient creusé les tempes de la jeune fille. Le père ne dit rien, mais dans un mouvement plein d'affection et de compréhension, il enserra la jeune tête, et y déposa un baiser prolongé. C'était un soir où la nuit descend tiède et enveloppe de son ombre légère, les aveux les plus sincères, où les confidences se font, où se mêlent à l'unisson deux âmes unies par les plus tendres liens.

Juin arriva. La famille Lacombe s'installa dans un joli chalet près du lac Moosehead. Situé sur une petite élévation, le matin, le toit pointu saluait le soleil levant, et le soir, il courbait sa tête fière sur l'eau, pour entendre jaser les flots avec les reflets argentés de la lune montrant à demi, sa face pâle.

Jacques était venu passer une fin de semaine. Il trouva Jeanne plus jolie qu'autrefois, et pourtant, il y avait à peine quatre mois qu'il l'avait laissée. La tante lisait le résultat des élections au père aveugle, la jeunesse alors descendit à la rive. Jacques enveloppa Jeanne dans la barque légère et tous deux filèrent sur le lac immobile. On ne parla pas. Soudain, Jacques, qui regardait toujours Jeanne, dit :

—Jeanne aimée, votre présence me donne de la vigueur, il me semble que je soulèverais le monde avec vous auprès de

moi. Si j'étais digne de votre amour, Jeanne, je serais le plus heureux des humains. Ensemble nous lutterons, nous vaincrons et nous nous aimerons.

Jeanne sourit. Depuis ce jour, les heureux fiancés bravent les tempêtes courageusement et leurs coeurs parlent un langage si doux, qu'une oreille étrangère ne peut pas saisir.

Trois ans se sont écoulés. Le vieux père caresse la tête blonde d'un bambin. La joie règne dans la maison. Jacques vient d'être promu, en plus un vieil oncle vient de mourir, faisant Jacques le seul héritier de son immense fortune.

C'est trop de bonheur, pensa Jeanne. L'ange du souvenir déroula sous ses yeux doux, le décret d'or, signé du sang pur de sa race, transmis de père en fils et qui a sa place d'honneur au coeur de la jeune Franco-américaine.

